

COMMENT LA RECONNAISSANCE A PRODUIT UN TIGRE



LE TINTAMARRE DE COFFRES TRAÎNÉS, ouverts et fermés, n'échappa pas à une domestique des Moniz ; comme on ne l'avait prévenue ni priée de se taire, elle raconta à son amoureux ce qui s'était passé, lui donnant à entendre que ses maîtres s'apprêtaient à s'enfuir par crainte de Dom Miguel, ou qu'ils allaient cacher leurs richesses pour éviter de se faire voler par la troupe.

Cette nouvelle, transmise secrètement de bouche à oreille, parvint à celle de l'abbé à la tombée du jour, amplifiée au point qu'on lui dit que tout était prêt chez les Moniz pour qu'ils s'enfuient la nuit même.

Le père Leonardo Botelho de Queiros poussa un hurlement, et appela Norberto et les plus vaillants repris de justice auxquels sa maison servait de refuge.

– Vous êtes onze, dit-il, l'un de vous est-il si faible et si lâche qu'il n'ose pas mettre la main sur les assassins des professeurs de Coïmbra, qui allaient baiser les mains de Dom Miguel Ier ? S'il en est un parmi vous qui ait peur, il peut se retirer.

– Qui est-ce qui a peur ici ? demanda le Torto, parcourant du regard ses dix compagnons, qui semblaient indignés des soupçons humiliants du prêtre.

– Personne n'a peur ici ! hurla João Rolhas de Midões.

– Vous pouvez nous dire carrément ce que vous attendez de nous, nous sommes à vos ordres, ajouta Isidro Cambado, en se frottant des mains calleuses, qui rendaient le son rude de deux papiers de verre.

Tous saluèrent par des cris divers les bruyantes manifestations de sa bravoure.

L'abbé poursuivit :

– Sachez que j'attendais demain soir la troupe de Viseu pour arrêter les Moniz, qui ont tué les professeurs ; mais je viens d'apprendre qu'ils s'enfuient cette nuit. Si nous ne nous dépêchons pas, demain, plus personne ne les attrapera. Êtes-vous capables de les arrêter ?

– Oui ! Et tout de suite ! s'exclamèrent plusieurs voix dans cette tourbe.

– Si vous les arrêtez, continua le prêtre, le gouvernement de sa majesté Dom Miguel saura payer le service que vous rendez à la morale publique, au trône, et à l'autel. Ceux qui ont à répondre d'un crime seront pardonnés, je vous le promets, l'on vous pardonnera et je vous récompensera largement.

– C'est entendu, hululèrent ces gens qui méritaient si bien leur grâce et le pardon.

– Dans ce cas, allez souper, et armez-vous.

Ils gagnèrent la cuisine, excepté Norberto Calvo, qui resta, pour obéir à un signe impérieux de son maître.

– Mon garçon ! lui dit l'abbé, en lui mettant la main à l'épaule, je te confie le commandement de ces gens. Ce que nous avons dit hier sur Bernardo, je te le répète. Tu vas dire à ceux de Midões, comme si ça venait de toi, de lui tirer dessus à bout portant. Frazão et Torto savent déjà que c'est ce que je veux. Je compte sur toi pour mener à bien ce projet. Vous êtes onze ; et eux, en plus de ne pas être autant, ils n'ont pas d'armes et ne sont pas au courant. Va à la cave, et donne de l'eau de vie aux hommes, qu'ils soient bien chauds.

– Vous n'avez plus besoin de rien, fidalgo ?

– Non.

– Et si les hommes veulent mettre la maison à sac ?... Vous savez bien que ce sont tous des brigands de grand chemin.

– Laisse-les faire ; ne t'en occupe pas. Je ne veux pas savoir ce qu'ils font.

– Mais enfin, comme on les a vus ici chez vous... ce serait gênant qu'ils volent.

– Tu as raison, mon gars ! la haine m'aveugle au point de ne voir que ma vengeance... Ce que je veux, c'est le sang de ce coquin qui me l'a enlevée du couvent, et l'a réduite à sa méchante condition, tu comprends ?

– Oui, Monsieur.

– Vois si tu peux tenir tes hommes au cas où ils voudraient voler.

– Je fera ce que je pourrai.

Tandis que les membres de la bande soupaient, et manigançaient une visite aux coffres des Moniz, qu'ils guignaient, sautant d'une plaine à l'autre, pieds nus, dégoulinant de sueur après cette course débridée, Norberto alla dire à sa mère de prévenir l'étudiant que sa maison serait attaquée à minuit par dix hommes ; mais qu'il les accompagnerait.

Et ne lui dites rien d'autre, juste que je viendrai aussi, dit-il enfin.

L'abbé était bien informé, quand il avait dit que les Moniz disposaient de peu d'armes et de peu d'hommes. Il y en avait quand même sept.

Le théologien jugea qu'il leur fallait tous fuir sur le champ. Francisco émit des réticences, en faisant remarquer qu'il ne restait plus de temps pour charger les coffres, ni, s'ils partaient, éviter les brigands logés dans l'abbaye, qui harçèleraient leur arrière-garde, s'ils ne s'emparaient pas de leurs bagages, qu'il était impossible de défendre avec des hommes mal armés, contre dix criminels patentés.

Ce qui les inquiétait tous, c'était la présence de Ricardina.

Bernardo songeait à la déposer dans une maison sûre des environs.

Une famille de laboureurs et de prêtres habitait près de là, des parents des Moniz. L'affolement ne donnait pas le loisir d'entamer des débats. Pâle de terreur, Ricardina acceptait tout, pourvu que Bernardo ne l'abandonnât pas. Le théologien la convainquit de se priver de la compagnie de son frère, vu que son absence compromettrait vraiment la défense de la maison. Ils tombèrent d'accord pour sacrifier ses larmes à l'urgence. Ils s'embrassèrent tous les deux en sanglotant fiévreusement.

Le théologien partit déposer Ricardina et le vieillard chez les prêtres, dont l'amitié et la solidarité parentale, capables de donner bien des preuves, vacillèrent à l'idée de prendre en charge la fille du sanguinaire abbé, dont la férocité notoire les épouvantait ; de plus, ils n'appréciaient pas vraiment le comportement de la novice qui s'était échappée. Malgré leur répugnance, ils offrirent l'hospitalité au vieillard ainsi qu'à Ricardina, en leur recommandant d'emblée la plus grande discrétion, tant ils craignaient la colère de l'abbé.

Les quatre frères et trois domestiques étaient les défenseurs prêts à agir. Le théologien suggéra de sonner le tocsin avec la cloche de la chapelle, dès qu'on pressentirait l'attaque des brigands. L'on approuva cette idée. Un vieux domestique ajouta que l'on pouvait mettre le feu aux meules de foin qui se trouvaient dans l'aire pour que les habitants des paroisses environnantes vinssent les aider en croyant qu'il y avait le feu ; l'on abondait dans son sens, en disant que les gens ne viendraient pas les aider s'ils savaient que c'étaient des voleurs, et que l'on se contenterait de tirer de loin, ce qui ne leur serait d'aucune aide.

L'idée du domestique leur parut excellente.

Bernardo se chargea de faire le guet, à l'angle du mur, où un belvédère avec un escalier donnait sur le chemin.

Vers minuit, en tendant l'oreille, il perçut un bruit confus de pas et de voix. Il attendit de distinguer les silhouettes, et le brasillement des cigarettes. Il rentra alors dans la maison, et donna l'ordre d'incendier les meules, et de sonner le tocsin avec la cloche de la chapelle.

Les brigands sous le commandement de Norberto Calvo s'arrêtèrent sur place dès que, simultanément, le tocsin retentit, et que la lumière des flammes jaillit.

– Il y a le feu dans la maison ! dit Norberto.

– Tant mieux pour nous ! fit le Torto, ravi. Ils vont sortir et tomber entre nos mains comme des lapins, hors de leur terrier.

– C'est le moment de foncer, les gars ! dit Frazão.

– C'est toi qui décides ? demanda Calvo. C'est à moi, que le patron a donné le commandement.

– Qu'est-ce que tu vas faire ? reprit ce terrible scélérat, soutenu par les hôtes de l'abbé.

– Ce que je vais faire ? Je réfléchis : ça ne se présente pas aussi bien que tu penses. En un rien de temps, il va y avoir des tas de gens, personne ne bouge.

– Je prends ça sur moi, dit l'un des sicaires de Midões. Quand ils entendront deux balles siffler à ses oreilles, les gens rentreront chez eux.

– Il n'y a ici ni général, ni soldats ! hurla un autre membre de la phalange, qui se rebellait contre le pouvoir absolu de son chef. Que chacun fasse ce qu'il veut, moi je passe par là.

Sur ce, il grimpa sur un gainier appuyé au mur, sauta de ses branches au verger, suivi de tous ses pays.

Deux amorces étincelèrent aux fenêtres de la maison, et les balles frappèrent les treilles, en lacérant les piquets.

Les assaillants coururent se coller contre la maison, en firent le tour, à l'abri des coups de fusil, et se dirigèrent vers l'aire où les gerbes flambaient.

Le tocsin continuait, auquel répondaient les cloches des paroisses voisines.

Entre-temps, les trois domestiques de l'abbaye, courant le long de la façade du petit palais, tombèrent sur une porte étroite, contiguë à la chapelle. Les vigoureux Frazão et Torto l'emportèrent à reculons, en brisant le pêne. Mais, quand ils pénétrèrent de l'autre côté de l'aire, trois coups de fusil furent tirés des fenêtres, et le Torto sauta tout de suite en arrière, en disant qu'une balle avait touché son tibia.

Furieux il avança en même temps, en criant ;

– C'est par ici les gars !

Là-dessus, cinq des Midões, obéissant au conseil de João Rolhas, le plus qualifié et le plus célèbre en matière d'assauts, s'attaquèrent à une porte qu'ils jugeaient la moins solide. C'était en effet la porte du pailler. Au second coup, les panneaux se fendirent. L'un d'eux glissa son bras et leva un verrou.

– Je ne vous l'ai pas dit ? cria le meneur. Mettez le feu à l'intérieur, le pailler arrive au toit.

Quatre hommes arrachèrent des gerbes des meules qui ne brûlaient pas encore, les allumèrent à celles qui avaient pris feu, et mirent le feu au pailler.

Norberto Calvo en fut saisi jusqu'à la moelle des os.

Il se dit que le petit palais allait brûler, et les assiégés mourir dans les flammes ou tomber, fauchés par les balles, quand ils sortiraient.

– Qu'est devenu le Calvo ? demanda Torto à son compagnons.

– Il a dit qu'il allait tenir le peuple en respect, pour qu'il n'arrive pas jusqu'ici.

– Il a peur, ce bravache, commenta l'autre, en riant. Regarde le chef que nous a donné Monsieur l'Abbé.

– Ils sont ici, ils sont sortis de leur terrier, dit Rolhas qui avait eu l'idée de l'incendie... répartissez-vous pour surveiller les portes de la maison... Regardez comme ils perdent leurs balles ! Quels crétins ! notait judicieusement l'homme de Midões, en les entendant claquer presque à angle droit, et les impacts dans un bassin tout proche où se réfléchissaient les flammes des meules.

Celui qui avait lâché ce méchant trait tomba, foudroyé par un projectile qui lui perça le ventre. Le tir ne pouvait venir d'en haut. On devait les viser d'ailleurs.

– Eh ! On nous tire dessus de là-bas ! dit Frazão, pointant son fusil en direction d'un bois plus sombre pour eux, qui se trouvaient près des flammes.

Cinq d'entre eux coururent vers le bois. Ils ne virent rien.

Norberto Calvo s'était enfoncé entre des peupliers, pour amorcer l'un des deux canons vidés de sa carabine. Il était content de sa précision ; mais son cœur était déchiré à chaque bouffée de fumée qui s'échappait des fentes du pailler.

Il croyait que Ricardina se trouvait là et, au milieu des furieux transports qui s'exprimaient à fleur de peau sur son visage en une sanguinolente sueur, il pria la Vierge au Ciel de sauver son âme.

Ce n'étaient plus des volutes de fumée, mais des flammes, qui envahissaient le plancher du premier étage, faisant éclater les poutres, les lambourdes, et les solives.

Les Moniz et leurs domestiques se trouvaient au second étage, et de s'aperçurent de l'incendie que lorsque l'épaisse fumée brouilla l'atmosphère et les empêcha de respirer. Les serpents de feu s'enroulaient déjà autour des meubles du premier étage, s'emparaient des peintures et des huiles, en crépitant.

Ils avaient parfois l'impression que les portes fendues à la hache ouvraient un passage à la cohue des assaillants. Ils avaient tort. C'était le fracas des meubles s'écroulant dans les magasins, tandis que les poutres craquaient.

Les cloches ne cessaient pas de sonner ; mais à chaque fusillade, les gens regroupés sur les hauteurs des environs pensaient à leurs enfants, à leurs épouses, à la tranquillité de leurs foyers, et reculaient pour gagner un autre point d'observation moins dangereux. Cela n'empêchait pas les plus audacieux de décharger leurs fusils de chasse en criant : " À l'aide ! À l'aide ! "

Les assaillants répliquaient en envoyant dans l'obscurité, à l'endroit d'où provenait ce vacarme des balles pas tout à fait perdues ; le sifflement d'un projectile sur le feuillage était une preuve plus que suffisante que les secours n'étaient pas à mépriser, du moment que les brigands les craignaient. Entre-temps, les villageois se débandaient, comme s'ils dédaignaient cette victoire.

Les assiégés se trouvaient dans une situation si désespérée qu'on ne pouvait la comparer qu'à celle de Norberto Calvo.

Bernardo Moniz suggéra de se précipiter tous au portail et de faire front aux assaillants.

– Peu importe, disait-il, que nous mourrions brûlés ou d'une balle.

– Nous allons sortir, précisa le médecin, mais pas ensemble. Qu'on ouvre d'un coup les six portes de la maison, chacun foncera, mais pas sur eux— ils sont nombreux ; nous irons appeler le peuple à notre rescousse, peut-être nous aidera-t-il quand il nous verra dehors ; mais n'oublions pas qu'il y a là quatre coffres avec toute notre fortune.

– Faisons vite, nous allons bientôt être asphyxiés ! s'exclama Bernardo. Qui va nous donner des balles ?

– Nous n'avons que de la poudre, dit le prêtre, et, en désignant les trois domestiques, il ajouta : – Ces hommes ont tiré plus de cinquante fois pour rien. Je leur disais bien...

– À quoi nous servent les balles ? répondit Francisco Moniz. Nous trouverons notre salut dans la fuite, pas en attaquant.

Là-dessus, ils entendirent le bruyant trépignement, de gens qui montaient l'escalier menant à la partie de la maison par où les langues de feu jaillissaient sur les jambages des fenêtres.

– Les voilà ! s'exclama le théologien.

Ils entendirent crier :

– Fidalga ! Fidalga !

– C'est Norberto ! dit Bernardo Moniz.

C'était vrai. C'était lui, il cherchait à étouffer le feu qui avait pris à sa veste en refroidissant sa longue barbe roussie.

– Et la fidalga ? cria-t-il.

– Elle n'est pas là. dit Bernardo.

– Elle est dehors ?

– Oui.

– Qu'est-ce que vous faites ? reprit Calvo en agitant les bras frénétiquement, et en frappant avec la crosse de la carabine sur le plancher. Vous voulez mourir ici ? À quoi rime cette façon de se défendre ? Pourquoi vous n'êtes pas sortis dès que le feu a pris ? Sortez, sortez, pour l'amour de Dieu ou du Diable !

– C'est ce que nous allons faire, dit le médecin. L'on va ouvrir les portes pour ne pas sortir ensemble ; à ton avis, est-ce que c'est le mieux ?

– Sortez donc, et vite ; de ce côté là, ça ne va pas être facile.

– Nous avons d'autres portes.

– Répartissez-vous-les, alors ! cria Norberto. Nous sortirons ensemble, Monsieur Bernardo, par là où je suis venu.

– Mais tu étais en train de brûler... objecta l'étudiant.

– C'est vrai ; mais je n'ai pas brûlé. Je me comprends. Je vous dirai plus tard pourquoi nous partons par là. Vous ferez deux sauts pour passer au-dessus des flammes. Nous partirons par la porte de la chapelle, qui est en train de brûler. Allons-y.

Bernardo le suivit, presque étouffé par la fumée, et il sentait craquer et se fendiller, en prenant feu, les marches de l'escalier. Ils passèrent par un couloir étroit à la tribune de la chapelle, qui commençait à s'effriter à partir de la cloison qui la séparait du reste de l'édifice. La porte fragile, que l'artisan avait travaillé de son mieux, sans tenir compte de la solidité, avait sauté en éclats, sous les chocs d'une espèce de béliet que les inventifs Frazão et Torto avaient improvisée avec le timon d'une voiture et dont ils frappaient le bois mince.

– C'est par là ! dit Norberto, Tout en désignant la porte, et prenant Bernardo avec lui.

– Il y a là deux hommes...

– Je sais... Ce sont les domestiques de l'abbé.

– Et je n'ai pas d'armes...

– Vous n'en avez pas besoin. Venez.

Une clarté venue de l'intérieur montra à Frazão et Torto, leur compagnon, qui tirait par le bras du ravisseur de Ricardina.

Norberto criait

– Venez par ici, les gars ! Voilà notre homme.

Croyant que Norberto leur demandait de l'aider à l'attraper, les deux domestiques entrèrent, leurs carabines armées, prêts à exécuter les ordres secrets de leur patron ; mais à peine eurent-ils mis le pied dans la chapelle, Norberto fit jouer le chien de ses deux canons, en ménageant l'intervalle nécessaire pour tirer deux fois. Torto tomba à la renverse, tandis que son cerveau était projeté contre le visage de l'autre, qui chancelait, encore debout. Frazão put encore faire feu. Norberto rugit, et se précipita sur le moribond dont il trancha les jugulaires avec son poignard.

– Ils sont partis ! dit Norberto, légèrement nerveux.

– Je suis blessé ! dit Bernardo.

– Où ?

– À l'épaule droite.

– Ce ne sera rien. Vous pouvez sauter le mur ?

– Peut-être.

– Si vous ne pouvez pas, je vous prendrai sur mon dos.

Ils traversèrent la vaste cour. Tous les autres assaillants avaient couru défendre les issues de l'autre côté. Personne ne les vit.

Quand ils furent arrivés au mur, Norberto demanda à Bernardo.

– Vous savez comment aller chez ma mère ?

– Oui.

– Rampez, si c'est nécessaire, pour qu'on ne vous voie pas. Vous êtes perdu, Monsieur, si l'abbé apprend que vous êtes resté vivant. Mademoiselle Ricardina le saura, mais personne d'autre. Partez loin d'ici, sinon la justice vous arrêtera. Rappelez-vous que j'avais reçu l'ordre de vous tuer, et je vais dire que vous êtes mort. Si vous n'étiez pas blessé, je taillerais la route pour l'Espagne ; mais il faut vous soigner ; et la justice vous trouvera dans la maison du Diable. Frappez chez ma mère, elle sera debout, et dites-lui de vous cacher, que j'irai demain, dès que je pourrai, voir cette blessure.

Norberto se pencha, au ras du mur, Bernardo monta sur ses épaules, se hissa dessus en se servant de cet appui. Il parvint à franchir le mur, sauta, et se dirigea vers la cabane.

Dès que son sang se refroidit, Bernardo glissa sa main gauche entre sa poitrine et sa chemise pour sonder la profondeur de la blessure. Il trouva, pleine de sang, une médaille avec le portrait de Ricardina. Au contact du sang coagulé au contact du métal froid, il fut saisi d'un frisson de superstitieuse épouvante.

– Ne te verrai-je plus, Ricardina ? murmura-t-il.

Jusqu'à la chaumière, ni les images de ses frères et de son père, ni la splendide horreur de l'incendie n'entravèrent son cœur

Il ne se demanda pas si ses frères étaient en train de se battre avec les assassins, ni que son père reviendrait vers les ruines pour embrasser leurs cadavres.

Il voyait Ricardina ; et il s'arrêtait par moments, en demandant à son âme égarée :

– Qu'est-ce qui m'empêche d'aller la chercher ?



ET C'ÉTAIT UN BEAU SOLEIL QUI SE LEVAIT !...



ETOURNANT VERS LE CÔTÉ DE L'ÉDIFICE où ceux de Midões se concertaient sur la façon de mettre la maison à sac, et surveillaient les allées, Norberto cria :

– Il y en déjà un de mort dans la chapelle, les gars ! Bernardo ne vous fera plus de mal ; mais le Frazão et le Torto y sont restés ! Le gaillard était solide, il les a balancés tous les deux en Enfer ! Faites attention à

vous, les Monizes sont du genre teigneux. Trois des nôtres y ont laissé leur peau !

– Il ne va pas en rester un seul de vivant, ou je ne m'appelle pas Isidro Cambado !

– Restez là, vous, je vais jeter un coup d'œil à une des portes qui n'est pas gardée, lança Norberto.

Et en s'écartant, rasant les murs percés de flammes et cataractes d'étincelles, il se fondit dans les bois, d'où sa fidèle carabine avait craché sa première balle avec tant de précision.

Au bout de quelques secondes, le toit et les murs de la chapelle s'écroulèrent à grand fracas. Norberto attendait impatiemment cet effet qu'il avait prévu, afin de pouvoir affirmer que Bernardo Moniz gisait enseveli dans les décombres. Sa satisfaction redoubla son plaisir de se trouver tapi entre deux troncs, sa carabine à la joue, à guetter le moment où il protégerait la fuite des assiégés.

D'un coup, les portes s'ouvrirent, qui avaient été ajoutées sur les trois paliers qui ornaient avec des escaliers symétriques le portail du petit palais. Quand la première silhouette apparut sur le seuil, Norberto s'aperçut que deux coups de feu l'avaient fait reculer ; il ne put distinguer s'il était vivant ou mort. En même temps, par les autres portes quatre silhouettes sortirent, qui se précipitèrent à grandes enjambées vers le bois, où Calvo s'était enfoncé.

Le sauveur de Bernardo empêcha les poursuivants d'atteindre les fugitifs, avec une telle dextérité que les plus avancés, touchés par les balles qui les atteignaient à la poitrine, reculèrent d'un pas, hésitant à s'aventurer dans l'obscurité, où les amorces lançaient des éclairs.

Le théologien, un autre frère, et trois domestiques se croyaient couverts par le feu qui avait pris à la chénaie, quand Norberto leur hurla :

– Fuyez, c'est moi !

– Et mon frère, Bernardo ? demanda le théologien.

Pour que les domestiques ne le contredisent pas, répondit.

– Il est mort.

Tous les autres assaillants qui avaient fui entourèrent un des blessés. Isidro Cambado arrachait brutalement son gilet imbibé de sang, en rugissant :

– Ils m'ont tué !

Norberto sortit de son buisson, progressa en tenant ses distances, et surgit à l'angle de la maison par laquelle il s'était esquivé.

– Personne n'a filé, par là, de mon côté ! braillait-il. Vous les avez laissé partir, vous ?

– Par mille Diables !... brama, rageur, un gars de Midões. Il y en a quatre qui sont morts ; va voir Isidro Cambado, il est en train de claquer !

Norberto s'approcha du groupe :

– Je vous l'avais bien dit, fit-il observer, que ça ne se présentait pas bien ! Voilà ce que vous avez gagné !... Il y en a un seul, parmi eux, qui est mort !...

– Deux, corrigea un des cinq de Midões.

– Où est-il, l'autre ? demanda Calvo.

– Il doit être à l'intérieur, dit-il en désignant le palier sur lequel ils avaient tiré dès qu'était apparue la première silhouette. — Si je ne lui ai pas collé une balle en pleine poitrine, je veux bien être foudroyé !

Norberto grimpa les escaliers et vit, à la rougeoyante clarté des poutres enflammées, le cadavre de Francisco Moniz. Il descendit lentement et dit avec un chagrin mal dissimulé :

– C'est vrai... le médecin est là-bas, il est mort... Qu'est-ce que vous cherchez encore ici ? Allons-nous-en. On dirait qu'il n'y a plus là-dedans âme qui vive. À moins que vous vouliez entrer ? Essayez de rester à l'abri des murs, il n'y en a plus beaucoup... Moi, je file. Au diable, cette mission ! Est-ce que cela valait la peine, dites, pour tuer Bernardo, de laisser quatre hommes vaillants comme des tours sur le carreau ! On ne retrouvera plus au monde des gaillards comme le Frazão et le Torto ! Enfin, c'est Monsieur l'Abbé qui y tenait... Écoutez maintenant ce que je vais vous dire... Ceux qui se sont échappés peuvent nous tomber dessus avec le peuple, et ils ne nous laisseront pas une oreille ; nous ne sommes pas beaucoup, et nous manquons de provisions ! Le tocsin s'est remis à sonner... Filez !...

Tous applaudirent, avec un bel ensemble, le conseil qu'il leur donnait.

Des centaines d'hommes armés arrivèrent au point du jour. Ils contemplèrent, épouvantés, l'endroit où ils voyaient, quelques heures avant, le petit palais des Monizes. C'était un monceau de décombres, entre lesquels les domestiques cherchaient les cadavres de deux de leurs

maîtres ; le plus vieux, et le théologien, ils savaient que des laboureurs les avaient recueillis et leur avaient offert des paillasses sur lesquelles ils pourraient se jeter pour pleurer.

À la même heure, cédant à la bruyante épouvante des prêtres chez qui on l'avait installée, Ricardina Pimentel accepta la rude suggestion de se réfugier à la Reboiça, où sa sœur et ses parents ne risquaient-ils pas d'être eux aussi attaqués par les incendiaires ? Les prêtres pressentirent tout de suite que cet assaut était une cruelle vengeance de l'abbé, et en conclurent, à juste titre, qu'un sort identique pourrait leur être réservé par le père vindicatif de Ricardina s'il apprenait qu'ils l'avaient recueillie, et soustraite à sa fureur. De plus les prêtres savaient qu'un bataillon allait partir de Viseu à la recherche des Moniz, accusés d'avoir assassiné leurs honorables maîtres. Il n'est pas de pitié qui résiste à tant de menaces s'agissant de protéger et de sauver leur propre personne, alors qu'ils étaient eux-mêmes convaincus de la mauvaise conduite de leur hôtesse.

Ils engagèrent pourtant Ricardina, en l'accablant de périodes et de raisons, à chercher refuge chez Eugénia.

Elle y alla, la malheureuse. Ils l'y accompagnèrent. Elle était si hébétée, si peu dans son assiette, et si peu consciente de son malheur, que l'on ne peut la comparer qu'à la condamnée qui se laisse traîner, malgré elle, inconsciente, au gibet. Par la suite, c'est la démence ou la mort. Si on ne lui réserve pas le châtement suprême : la vie, avec la raison.

La maison de Reboiça se trouvait à trois quarts de lieue de l'incendie. Aux premières lueurs du jour, Eugénia, son mari et ses beaux-frères contemplaient les rouleaux de fumée noire, avec des traînées intermittentes de spirales violacées. De la vieille tour seigneuriale, sur laquelle ils étaient montés, ils apercevaient les chemins qui convergeaient vers la cour de leur demeure ; ils distinguèrent, sur l'un d'eux, la silhouette de deux cavaliers.

– Il y a des gens, là-bas... dit Eugénia.

– C'est vrai, confirma son mari, c'est une femme qui arrive. tu n'as pas l'impression ?...

– C'est probablement le fils de Silvestre, avec une femme, qui s'enfuit. Je vais au portail.

– Je t'accompagne, dit Eugénia.

Lorsqu'ils l'ouvrirent, Ricardina descendait de selle, dans les bras du prêtre qui l'accompagnait.

– Ah ! s'exclama l'épouse de Luís Pimentel, en reconnaissant sa sœur. C'est toi, Ricardina ? D'où viens-tu ! Comment es-tu arrivée ici, malheureuse ! ?

Celle-ci ne répondit pas, et ne se jeta pas dans les bras de sa sœur, qui paraissait obéir à un tendre élan qui la poussait à l'embrasser. Elle resta immobile, les bras ballants, le regard baissé, les yeux bouillonnant de

larmes. Le mot *malheureuse*, proféré par sa sœur, sonnait pour elle comme une insulte, sous le masque de la compassion.

– Ricardina ! reprit Eugénia, en lui prenant les mains, qui étaient glacés, tu ne me réponds pas ? D'où viens-tu ?

Le prêtre se lança dans des explications :

– Cette dame, dit-il en guise de conclusion à un interminable galimatias, n'était pas en sureté chez moi, si son père apprenait qu'elle s'y trouvait. Vous savez bien, Messieurs, continua-t-il en se tournant vers Luis et le frère aîné de Clementina, que l'abbé d'Espinho n'est pas un homme à demi-mesures, il vaut mieux avoir le Diable que lui comme ennemi. Il serait capable de faire raser nos bâtiments, parce que j'ai accueilli cette dame... Je l'ai finalement accompagnée jusqu'ici. Elle ne peut se trouver dans une meilleure maison, et en meilleure compagnie. Monsieur l'abbé ne s'en prendra pas à vous ; de pauvres prêtres, simples fils de laboureur, il en fera un massacre. Et tous ces gens qu'il a pour exécuter ce travail ! Le Rolhas, le Cambado de Midões, sans parler du Norberto Calvo, qui est capable de tirer sur Notre Seigneur Jésus-Christ.

Ricardina leva les yeux vers le prêtre, et les baissa, réprimant à grande-peine, l'envie de défendre le protecteur de Bernardo.

Après avoir écouté ces explications, Eugénia regarda Luís Pimentel.

– Bien. Veuillez entrer, cousine Ricardina, dit-il. Nous verrons plus tard ce que nous pourrons faire pour vous.

Le prêtre piqua des deux, heureux d'être débarrassé de la *dévergondée*.

Eugénia prit le bras de sa sœur et la conduisit à un petit salon, où Luís les suivit.

– Comment se fait-il, cousine Ricardina, dit Pimentel, que vous vous soyez trouvée chez Silvestre ? Nous croyions que vous étiez allée à Coïmbra...

– Je suis partie de Coïmbra avant-hier, répondit sa belle-sœur.

– Avec Bernardo Moniz ?

– Non.

– Est-il certain, comme on dit, qu'il est un des assassins des professeurs ?

– C'est faux.

– Mais un ordre d'arrêt a été lancé à Viseu contre lui et ses frères.

Ricardina fondit en larmes, et demanda à son cousin s'il savait quelque chose de Bernardo.

– Il se trouve bien à la maison de Fonte ? demanda son cousin.

– Oui.

– Et quand est-il arrivé ?

– Avant-hier soir.

– Êtes-vous mariée avec lui ?

– Pas encore, répondit Ricardina.

– C'est admirable !... reprit Luís. Qu'attendait un homme de sa naissance ? Que Mademoiselle Ricardina se mette en cas d'être la maîtresse d'un fils de Silvestre da Fonte ?! Je comprends pourquoi votre père veut se venger... Ce que devait faire immédiatement Bernardo, s'il était un homme de bon sens et de cœur, c'était, dût-il lui en coûter force *contos réis*, l'épouser, pour échapper aux chagrins et aux scandales ; aller à Rome, si nécessaire, et demander au Saint Père de vous marier...

– Il n'en est pas encore question... fit Eugénia, en le coupant, émue par l'angoisse que trahissait l'attitude de sa sœur. Bon, envoie un domestique se renseigner sur ce qui se passe... Il est impossible que les Moniz ne se soient pas enfuis de la maison dès le début de l'incendie.

Luis Pimentel sortit de l'antichambre, et trouva dehors son père, qui lui dit, la mine sombre :

– Ce n'est pas bon pour nous de garder cette femme ici !... Tu vois ce qui est arrivé à la maison des Moniz ? Tu peux t'attendre à voir l'abbé à la tête de ses brigands, quand il entendra dire que sa fille se trouve ici. Prépare son départ, je ne veux pas d'histoires avec son père, moi, et surtout maintenant qu'il peut lever trois cents hommes dans la Beira, s'il veut.

– Mais que va-t-on faire de cette pauvre femme, qui est en plus ma belle-sœur et la nièce de mon père ?...

– Je ne sais pas ; et je ne veux pas le savoir. Ce que tu sais, c'est que l'abbé est une menace pour nous ; et dès qu'il en aura l'occasion, il se vengera de toi, qui l'as mal traité, et que nous allons tous payer pour tes humeurs. Tu peux être sûr que Bernardo Moniz, sous prétexte que ta belle-sœur est ici, va finir par forcer notre porte.

– Absolument pas ! protesta Luís Pimentel. Je le fais chasser par les laquais s'il vient... Mais vous croyez, mon père, que s'il en réchappe aujourd'hui, il va mettre le pied par ici ? De deux choses l'une : ou il quitte le pays, ou il se laisse emmener au gibet...

Sur ce, un domestique arriva, qui venait d'assister de loin à l'incendie et au combat dans la maison de la Fonte. Il raconta qu'il avait entendu les voisins des Moniz dire que les décombres de la chapelle avaient enseveli trois cadavres ; qu'il y en avait deux sur l'aire, et un autre dans un magasin complètement carbonisé, l'un des morts étant Bernardo, et l'autre Francisco Moniz.

Pimentel monta le dire à son épouse ; mais parla si fort et avec si peu d'égards pour sa belle-sœur, attentive au moindre murmure, qu'elle tendit l'oreille et l'entendit.

– Qu'est-ce qui s'est passé, cria-t-elle en se précipitant, à bonds éperdus, sur son cousin. On a tué Bernardo ? Qu'est-ce que vous avez dit, mon cousin ?... On l'a tué ?

– C'est ce que m'a raconté un domestique qui vient de là-bas, répondit placidement Luís.

Ricardina lâcha, coup sur coup, trois cris effrayants, sans articuler le moindre mot. Elle se jetait furieusement contre les volets des fenêtres, dans son désir de se tuer. Elle reculait, repoussée par Eugénia, dont les bras n'arrivaient pas à contenir les efforts frénétiques de sa sœur pour se dégager. Luís, plus prudent que sensible, lui demandait de ne pas hurler de la sorte. La malheureuse ignorait cette observation ; elle se trouvait suffisamment plongée dans son enfer pour qu'il ne lui restât plus d'âme qui pût contenir les paroles blessantes du barbare qui la priait d'étouffer ses cris. Eugénia fixait son mari dans un silence réprobateur, quand il manifestait sa contrariété devant ces plaintes. Sebastião Pimentel écumait de rage à l'idée de la honte de voir sangloter chez lui l'amante avilie de Bernardo Moniz, le fils de Silvestre da Fonte, l'ancien gardien de chèvresqui avait rejeté sa fille Matilde.

S'il en est un qui n'a pas vu, ni voulu voir Ricardina, ce fut Carlos Pimentel, le fiancé éconduit. Il entendait ses cris, et se bouchait les oreilles pour ne pas les entendre. C'est qu'en son âme un jour ouverte à l'image de Ricardina, l'ombre d'une autre image n'avait pu encore effacer ses regrets.

Elle tomba enfin, à bout de forces. On n'entendait même plus ses sanglots. Il devait être exulcéré, ce sein qui crachait du feu. Elle tomba aux pieds de sa sœur qui ne put la retenir dans sa chute. Ils la relevèrent n'importe comment. Ses joues étaient froides, mais les larmes qui coulaient dessus, étaient brûlantes du sang qui palpitait dans les veines de son cou.

– Et si elle mourait... s'écria Eugénia, baignée de larmes...

– Ce serait un bonheur pour elle et pour nous, se dit Luís Pimentel.

Qu'on lui pardonne ce soliloque intérieur.

Outre le fait de descendre de Don Ordonho Ier, roi des Asturies, il pouvait espérer hériter de l'abbé d'Espinho, que son beau-père mourût d'apoplexie, ou d'une balle — une mort envisageable, d'après son gendre.

En mourant là, Ricardina débarrassait les Pimentel d'une honte et, pire encore, d'une co-héritière.

Ne condamnons les pensées de personne, avant de les examiner à fond.

Levons plutôt les yeux vers le Ciel de ce 26 mars 1828.

Qu'il était beau, le soleil qui se levait ! Ah, ce gazouillement d'oiseaux, parfumé par les brises qui avaient reposé la nuit dans les urnes des fleurs !

Il faut croire que le Créateur de ce matin-là était celui qui avait fait les ténèbres et les hommes de la nuit précédente.

XVII

ENTRE LA DÉMENCE ET LA MORT



U PEUX ME RACONTER ÇA DE NOUVEAU, Norberto ? disait le père Botelho de Quierós, qui s'était enfermé avec le chef de sa bande dans sa chambre. Tu as donc vu toi-même...

– Sachez, votre Seigneurie, que j'ai vu, avec ces deux-là, Bernardo descendre les escaliers à l'intérieur de la chapelle... oui, ceux qui viennent du chœur...

– Je sais, et alors le Torto...

– Et le Frazão, qui le guettaient, foncèrent sur lui. Ce que j'ai entendu, moi, de l'extérieur, ça été quatre coups de feu en même temps ; et quand je suis entré à l'intérieur, ils étaient morts tous les trois. Puis le toit et le mur de la chapelle se sont doucement effondrés, et ils ont tous été ensevelis là-dessous. Il y a un tas de gravats de six empan sur le pas de la porte. Écoutez, mon maître, continua Calvo en se grattant l'oreille droite, ce qui me fait enrager, c'est que ce sont eux, et pas moi, qui ont tué ce Bernardo...

– Enfin, ça s'est passé comme je le voulais ; et s'il devait tuer quelqu'un, plutôt les autres que toi : tu as toujours été mon homme.

– C'est bien bon de votre part ; mais tout ce que vous voudrez, votre Seigneurie, même si je dois aller en Enfer et revenir...

– Je le sais, mon garçon... Et tu as aussi vu le médecin ?

– Il était là, tout calciné, comme un morceau de charbon...

– Et les autres ? On ne s'en occupe plus...

– Si, où iront-ils à présent ?

– Sais-tu que tu dois maintenant me rendre un grand service ?

– Je suis à vos ordres, mon maître !

– Tu iras à te renseigner sur l'endroit où se trouve Ricardina.

– Est-ce que votre Seigneurie ...

Norberto réprima sa question, craignant qu'elle soit imprudente.

– Qu'allais-tu dire ?

– Qu'est-ce que vous voulez que je lui dise, à cette dame ? dit-il en contenant l'envie qu'il avait de lui demander ce qu'il voulait à la fidalga.

– Je ne veux pas que tu lui dises quoi que ce soit. Tu vas juste essayer de savoir où elle habite ; je lui dirai après où elle devra se rendre. La Casa da Estopa, à Porto, est faite pour les femmes perdues comme elle.

Norberto regard l'abbé en face, puis baissa ses yeux étincelants, qui pouvaient le trahir.

- Quand est-ce que voulez que je parte ?
- Tout de suite, déjeune et pars. Prends le mulet roux c'est le plus endurant.

Norberto reçut ses dernières instructions et partit pour Viseu.

Au bout d'une lieue, il rencontra des miliciens dont le commandant lui demanda d'où il était.

- D'Espinho, dit-il, je suis un domestique de l'abbé.
- La maison de la Fonte est près de là-bas ?
- Très près. Ce n'est pas que je ne vous fasse pas confiance, mais vous allez arrêter Bernardo Moniz ?
- Qu'est-ce que ça peut vous faire ?!
- Si c'est pour ça que vous y allez, ce n'est plus la peine. Il a été tué cette nuit d'un coup de fusil.
- Par qui ?
- Par quelques hommes.
- Et Francisco ? Est-ce qu'il se trouverait là-bas, par hasard ?
- Il est mort, lui aussi.
- Et la prêtre qui était un étudiant, lui aussi ?
- J'ai entendu dire qu'il s'est échappé.
- Nous poursuivrons notre mission jusqu'à-ce que nous soyons certains que cet homme dit vrai, dit l'officier de police à son lieutenant.
- Bonne journée, dit Norberto.

Il arriva à Viseu, laissa son mulet devant sa mangeoire, acheta des onguents à une pharmacie, et prit des raccourcis, dans la montagne, pour gagner la maison de sa mère.

Il était midi.

Bernardo Moniz était assis sur la paille de la vieille, qui lui soignait ses blessures ; elles étaient superficielles et pouvaient cicatriser sans l'intervention d'un chirurgien.

Après avoir, pour commencer, essayé de ranimer le courage de son ami, Norberto lui raconta le reste de la tragédie, et la mort de son frère, assassiné. Sur Ricardina, il dit qu'il n'avait pu recueillir aucun renseignement. Il lui parla de sa rencontre avec la milice, et dit, pour terminer :

- La blessure n'est pas grave. Vous avez fait du chemin cette nuit, et vous allez vous rendre en Espagne. Je dispose du mulet que mon patron m'a donné pour trouver l'adresse de la fidalga : il veut l'envoyer à la Casa da Estopa. Dès que vous serez en Espagne, je reviens au presbytère, et je dis à l'abbé que personne ne m'a rien appris sur elle. Puis j'envoie un message à la fidalga pour lui dire de prendre ses dispositions pour que je puisse l'amener chez vous. Je vais à l'écurie harnacher deux mulets, avec lesquels nous partirons. Quand nous arriverons à la frontière, je renvoie les mulets à leur maître, et bonsoir... Je vous suivrai là où vous irez.

Au comble de l'émotion, Bernardo embrassa la barbe grisonnante de Norberto, et tomba presque à genoux devant son infatigable défenseur, qui avait tant de fois tordu et brisé la chaîne de fer qui le clouait à son tombeau.

Quand il fit nuit, Norberto retourna à Viseu, prit le mulet et revint au lieu convenu pour leur rendez-vous sur la route de Moimenta. Le soleil était levé quand ils arrivèrent à Moreirinhas ; à la tombée de la nuit, ils se trouvaient à Praça de Almeida.

À l'aube, Bernardo passa la frontière, et Norberto revint à Viseu.

Quand il arriva à l'abbaye, le prêtre vint à sa rencontre, en criant :

– Tu as perdu ton temps ; tu ne devais être au courant de rien.

– De rien du tout, mon maître.

– Elle se trouvait, la malheureuse, chez les Pimentel.

– Comment ? demanda Calvo, réellement effaré.

– C'est comme je te le dis ; de la maison des Moniz elle est passée par les prêtres du Sobral, avant d'aboutir à la Reboiça.

– Et maintenant ?

– Je les ai fait prévenir que je vais la chercher là-bas par les oreilles, et qu'il s'attendent à une fête comme celle des Moniz.

– Diable ! Quel festin ! s'exclama le domestique, mobilisant dans son esprit toutes les ficelles de son génie. – Quand est-ce qu'on lui met la main dessus ? demanda-t-il.

– Je ne sais pas encore ; je vais voir ce que les Pimentel feront d'aujourd'hui à demain. S'ils me la remettent, elle sera arrêtée, et partira avec un officier de justice pour Porto ; sinon, c'est nous qui irons les trouver, car l'heure est arrivée de régler nos comptes.

– Avec eux ! dit Norberto, pour l'inciter à parler, en se frottant les genoux.

– Cette canaille blasonnée ou pas va enfin savoir qui sont les Botelhos de Queirós, brailla le prêtre. Ils m'ont volé mes filles ? Ils les ont perverties, ils leur ont rendu odieux un père qui les a enrichies ? Fort bien : ils vont me le payer cher, eux comme elles. Tant qu'il me restera une goutte de sang, je le cracherai au visage de ceux qui ont souillé le mien. Ils vont savoir à Amarante comment se vengent même les femmes de ma famille*... S'il y a un jour des lâches dans la famille, ce ne sera pas moi.

* Il faisait allusion à un cas mentionné dans la généalogie des Queirós. Il s'agit d'une dame qui s'est éprise d'un cousin, avant de s'éprendre d'un autre cousin et de l'épouser, manquant à la parole donnée au premier. Celui-ci se répandit en propos salissant l'honneur de la perfide, laquelle, pour s'épargner de plus grands embarras et ne pas endurer les effets de discours exhalés çà et là, le tua d'un coup de pistolet. L'abbé d'Espinho était flatté de descendre d'une telle héroïne.

Norberto ne constituait pas un auditoire digne de ce monologue tragique. Il écarquillait les yeux pour essayer d'en saisir l'intention, à moins que, plus vraisemblablement, il ne réfléchît à ce qu'il allait faire pour arracher Ricardina à la maison des Pimentel.

Le plus urgent, c'était de parvenir à lui parler, ou s'arranger pour que sa mère la vît. Il saisit la première occasion pour l'envoyer à la Reboiça.

Il faisait déjà nuit.

La vieille lui dit, à son retour, que toutes les portes étaient bouclées.

Norberto partit à une heure indue, et se risqua jusque sous les tours du palais des Pimentel, garnies de deux pièces d'artillerie, avec des sentinelles qui se relevaient, en prévision d'une attaque. Quand il fut à vingt pas, ils lui lancèrent un tonitruant *Qui va là !* Faute de réponse, une balle siffla au-dessus de sa tête, éraflant l'écorce d'un chêne-liège, dont les échardes lui effleurèrent la barbe.

Cela dissuada Norberto Calvo, qui recula en se disant :

– Il ne manquerait plus que ces diables me tuent, moi qui ne suis venu que pour leur sauver la mise !

Le lendemain, après avoir intimé l'ordre à ses fermiers d'apporter des vivres dans la maison, Sebastião envoya un messenger à l'abbé, avec ce mot : "Dona Ricardina de Queirós n'habitait plus là. La remettre à un père aveuglé par la haine, c'eût été une action condamnable et indigne des Pimentel. La garder, c'était contraire à l'idée qu'ils se faisaient de l'honneur. Ils avaient donc décidé de l'envoyer à une cinquantaine de lieues, et s'engageaient à assurer sa subsistance dans le couvent où elle allait probablement se retirer. Cela dit, concluait Sebastião Pimentel, l'on avait pris des mesures pour résister aux assauts d'où qu'ils vinssent, vu que la noblesse de certaines personnes ne les empêchait pas de menacer leurs propres parents de mort."

Pour appuyer ce discours, il y avait la signature des trois Pimentel, le père et ses fils sous le cartel envoyé au petit-fils de la dame d'Amarante qui tuait des hommes à coups de pistolet.

Norberto tournait, plein d'angoisse, autour de son patron, attendant un mot qui l'éclairât.

L'abbé réfléchit, pesa la façon dont on en appelait à sa noble lignée, et se sentit doucement dépouillé de ses privilèges.

Il n'avait donné aucune réponse au messenger, mais expédia les champions de son honneur, généreusement rémunérés, aux Midões, en leur promettant de les protéger devant le Roi, notre Seigneur, et de les faire exonérer des crimes qui les avaient réduits à prendre la fuite et à détrousser leur prochain.

En fait, Ricardina n'eut pas à se forcer pour accepter le destin que lui proposait sa sœur, car elle rendait compte qu'après un certain temps, elle serait forcée de s'enfuir de cette maison, pour cacher sa grossesse. Soumise à son beau-père et à son mari, Eugénia lui conseilla de se retirer dans un monastère de Lisbonne, où ses malheurs resteraient ignorés, si elle les cachait, pour respecter les convenances. Ils lui promirent de lui donner de quoi vivre largement, et de tout faire pour que son père lui pardonnât et lui rendît son estime. Ricardina acquiesça à tout ; elle préférait endurer n'importe quoi plutôt que la présence de son beau-frère, et les jérémiades de son oncle, qui se voyait déjà envahi, assailli de brigands, sous une pluie de balles, ce qui n'écartait pas la perspective de mourir brûlé vif, ou enseveli sous les décombres de son palais.

Quand Norberto entendit siffler les balles, Ricardina avait fait deux lieues sur la route de Lisbonne. Le vieux chapelain des Pimentel l'accompagnait dans sa litière, il avait l'autorisation de l'enfermer dans le couvent qui convenait le mieux à leurs intentions ; il devait s'entendre à Lisbonne avec leur avoué, dont la famille devait recueillir Ricardina ; il ne fallait pas mentionner le nom de son oncle, pour éviter des éclaircissements de nature à compromettre la dignité de tous et son admission au monastère. Même de telles négligences n'entamèrent pas le courage de cette femme brisée.

Il y a une sorte d'insensibilité que, d'après moi, donne une existence qui se situe entre la vie et la mort. La nuit qui tombe sur notre âme ne connaît pas la rosée des larmes. L'on sent le poids de son cœur, c'est du bronze qui brise les fibres qu'il écrase ; quant aux palpitations, il n'en concède aucune. L'esprit est secoué d'une agonie qui évoque plus les affres de la fin, que quelque déchirement. Dans cette sorte exceptionnelle de détresse, les malades ne cessent de se pencher machinalement vers la terre, croyant que la terre leur fait entrevoir le lit où ils reposeront pour l'éternité. Dieu leur fait ce qu'il leur a fait jusqu'à cette dernière marche, où il n'y a pas d'yeux qui LE contemplent. La Providence a perdu la force de se manifester. Ceux qui sont parvenus à ce point ont déjà vu leur foi foulée aux pieds de bourreaux, qui n'avaient plus besoin de la peur de Dieu pour serrer la corde de l'asphyxie. Si mourir est un bienfait du Ciel, il n'y en a pas d'autre pour lesquels les désemparés doivent lever leurs mains reconnaissantes. Ceux qui ne blasphèment pas, tombés si bas, sont des anges. Que les personnes pénétrées de spiritualité me pardonnent si je crois, à tort, que la sanctification commence au moment où la souffrance étouffe la prière sur les lèvres, quand la tempête intérieure ne laisse pas transpirer la moindre espérance céleste, ni aucun reflet des inépuisables brasiers de l'enfer.

CE QU'A FAIT L'IGNORANCE DU STYLE FIGURÉ



YANT PERDU L'ESPOIR de savoir ce qu'était devenue Ricardina, Norberto envoya sa mère à la frontière espagnole, dans une région appelée Espeia, où il était entendu que Bernardo Moniz devait retrouver son fils. La messagère devait suivre un itinéraire précis, et respecter ses instructions, aller trouver Paulo de Campos — le nom qu'avait pris l'étudiant en quittant Almeida — et lui dire que Dona Ricardina avait été remise à un couvent, pour l'instant inconnu de Norberto ; mais dès qu'il saurait lequel, il viendrait la chercher, si elle voulait partir. La vieille ajouta, que, selon son fils, le Père Moniz avait été à deux doigts d'être arrêté par les gendarmes de Viseu pour la mort des professeurs. Elle lui annonçait enfin que Monsieur Silvestre avait quitté ce monde trois jours après avoir appris la mort de deux de ses enfants et la perte de sa maison, avec tout ce qu'il y avait dedans.

Bernardo Moniz écouta debout, les bras croisés, ces nouvelles qui s'enchaînaient, toutes aussi accablantes. Il les écouta et... survécut. Il semble que ces successives atteintes se contrariaient, se disputant le droit de lui transpercer le cœur d'un seul coup.

L'expatrié tira de sa ceinture en peau de tapir quelques pièces, et les confia à la vieille qui devait les remettre à son fils, avec l'ordre de dépenser ce qui serait nécessaire pour aider Ricardina à s'enfuir, s'il arrivait à découvrir où elle se trouvait.

Tous les expédients qu'inspirait à Norberto son zèle et son désespoir, ne lui permirent pas de dénicher le couvent où Ricardina avait été enfermée.

La sombre misanthropie de l'abbé n'encourageait pas les questions. D'où venait la tristesse du prêtre sanguinaire, c'était un mystère. Les abîmes de certains hommes sont impénétrables. Là où ne filtre aucune lumière du ciel, tout est ténèbres pour l'entendement humain. S'il est exulcéré par les serpents du remords, ou brûlé par une soif de vengeance encore plus grande, il faut avoir du courage pour lui poser des questions. Personne n'osait. Norberto avait bien essayé d'aventurer de vagues paroles sur les ruines du palais, soit en demandant si personne n'avait bougé sous ses décombres, soit en cherchant à savoir entre les mains de qui tomberaient les biens des Moniz, mais n'était pas arrivé à tirer de lui une réponse qui l'encouragerait à poser d'autres questions.

Un jour, pourtant, Calvo prit sur lui d'aller au fait, en passant outre à ses craintes et à son respect. Il demanda au prêtre.

– Qu'a pu devenir la fidalga ?

– Quelle fidalga ?

– Mademoiselle Ricardina...

– Cette femme est morte ! Ne me parle plus d'elle si tu veux rester dans cette maison.

– Elle est morte ! s'exclama Norberto en joignant les mains.

– Le prêtre lui tourna le dos.

Cet homme de la campagne n'entendit pas le style figuré de la réponse, et comprit que Ricardina était vraiment morte. Il se coucha pour pleurer, mais sa haine pour l'abbé surpassait sa tendresse pour elle. Son caractère, à cette heure, l'inclinait plus à verser le sang que des larmes.

Sa tête était en feu. Il songeait, par accès, à venger Ricardina, en coupant les fils de la vie à l'implacable bourreau de tant de personnes ; mais la pensée de Bernardo qui l'attendait en Espagne le détourna de ce crime inutile.

Il prit ce jour-là congé de son maître.

– Pourquoi t'en vas-tu de chez moi ? demanda l'abbé

– Parce que je ne veux plus vous servir, votre Seigneurie, répondit sèchement Norberto.

– Un domestique qui m'a servi vingt-six ans peut-il me quitter !...

– Vous me pardonnerez, Monsieur l'Abbé ; je ne puis faire autrement que partir.

– À ta guise. Ce n'est pas les domestiques qui manquent !

– Je sais.

– Eh bien, si tu sais, dehors !

– Tout de suite, dit Calvo en sortant.

Il passa chez sa mère, l'embrassa, lui donna la moitié de ses gages, et partit pour l'Espagne.

Arrivé à Espejo, il apprit que Paulo de Campos était allé à Oviedo, et avait laissé un message secret où il lui demandait de le rejoindre.

L'apparition d'espions portugais à la frontière d'Espagne avait incité l'étudiant à s'enfoncer dans les Asturies, confiant sa destination à un Espagnol libéral, qui le considérait comme un émigré politique.

Norberto le trouva à Oviedo grâce aux informations de l'Espagnol qui avait recommandé Bernardo à ses parents.

– Et Ricardina ?! Tu arrives sans elle, mon ami ?! s'exclama le fugitif.

Norberto le regarda en face, d'un air grave et digne, et lui dit, sur un ton ferme :

– Êtes-vous un homme, Monsieur ?

– Si je suis un homme ? Pourquoi me poses-tu une telle question ?

– Avez-vous du cœur ?

– Si j'en ai !... Que veux-tu me dire ?

– Écoutez ! J'aime les hommes contre lesquels peuvent se lever tous les diables de l'enfer, sans l'entamer. C'est en certaines occasions que l'on voit ceux qui regardent toujours en avant, sans que rien puisse les abattre.

– Vous pouvez vous fier à moi, quoi qu'il arrive, Norberto ! dit Bernardo avec enthousiasme, convaincu de courir de gros risques pour tirer Ricardina des griffes de son père. Faut-il retourner au Portugal ?

– Que Dieu nous en préserve ! fit Calvo. Vous seriez pendu, si on vous y trouvait.

– Qu'y a-t-il alors ?

– Ce qu'il y a, Monsieur ? C'est Mademoiselle Ricardina.

– Eh bien ?

– Elle est morte.

– Quoi ? brailla Bernardo en serrant ses tempes entre ses mains convulsives, et oscillant sur ses jambes, qui pliaient progressivement, au point de céder sous lui.

Norberto s'approcha de lui, le prit par la taille, et s'écria, en le soutenant dans sa chute :

– Quel homme êtes-vous, Monsieur ? Avez-vous du courage ou pas ? Par l'âme de votre père, Monsieur, et celle de votre frère, ne vous laissez pas aller ! Je suis venu, Monsieur, pour vous accompagner dans cette épreuve, et soyez sûr que je ne vous quitterai jamais. J'irai partout à vous irez. Ma pauvre maîtresse est morte, mais il me reste vous, pour vous consacrer ma vie et mon cœur. Monsieur !... Allez !... Revenez à vous, et soyez fort ; il n'y a pas d'autre remède que de s'armer de patience !

Bernardo Moniz ne l'entendait pas. Bien qu'il vît ses yeux grands ouverts, et sentît les vapeurs brûlantes de son halètement, Calvo lui palpait la poitrine, craignant de ne plus entendre ses battements.

– S'il allait me mourir dans les bras !... se disait l'ami consterné, le visage baigné de larmes.



XIX

PLANCHE DE SALUT



L'AGENT DE PIMENTEL reçut à Lisbonne la nouvelle qu'on lui *confiait* une jeune fille, et la demande de l'héberger chez lui, le temps que leur chapelain lui trouve un couvent ou une retraite.

Ricardina arriva après le message. Les dames de la maison la reçurent avec affabilité, la conduisirent dans sa chambre, et la laissèrent délicatement seule dès qu'elle virent ses efforts pour retenir et dissimuler ses larmes.

Le chapelain ne cacha pas à son hôte la tragédie de la fille de l'abbé ; mais, laconique dans son récit, et austère dans les observations dont il l'agrémentait, il était décidé à détourner de Ricardina la pitié de ces dames, de peur que leur commisération ne fût obstacle à son entrée au couvent.

Malgré tout, son infortune extrême, qui ne se répandait pas en prières et en lamentations, lui attira l'indulgence, et surtout la chaleureuse sympathie d'une Brésilienne, qui avait perdu son mari à Lisbonne, et fréquentait l'avoué, son agent dans la liquidation de ses biens.

C'était Dona Eugénia, une dame qui avait passé le cap de la cinquantaine, triste, et rongée de remords plus que par le regret d'une fille unique, morte de chagrin suite aux fiançailles auxquelles son père la contraignait. Elle regrettait amèrement de ne pas avoir voulu protéger sa fille, quand celle-ci la suppliait de lui venir en aide. C'est ce qui la poussa, sans doute, à considérer avec bonté les infortunes de Ricardina, et à la défendre, quand l'épouse rigide de l'avoué, devant ses filles, et en l'absence de son hôtesse, disait pis que pendre des criminelles qui désobéissaient à leur père, ce qui ne pouvait qu'entraîner de terribles conséquences.

Elle s'insinua dans l'abîme de Ricardina, devenue si nécessaire à son cœur charitable que, non contente de lui pardonner, elle pleurait avec elle. Elles passaient des heures ensemble, au grand bonheur de la maîtresse de maison. C'était la meilleure façon de tenir ses filles déjà grandes éloignées de la contagion que pouvait leur communiquer son hôtesse. Les larmes des pécheresses, fussent-elles contrites, sont une peste.

Ricardina raconta sa vie à la Brésilienne. Quand elle ne pouvait parler, elle sanglotait. C'est alors qu'elle sentait la chaleur d'un autre cœur, et entendait dire "malheureuse enfant." Il n'y a pas de plus grande consolation pour une femme criminelle et sans famille que de trouver une autre âme qui la console.

Un soir, le chapelain rentra, et lui dit :

– Mademoiselle Ricardina, j'ai obtenu l'autorisation de vous faire entrer à l'hospice de São Cristovão.

– Je n'irai pas, répondit-elle.

– Vous n'irez pas ?!

– Non.

– Qu'allez-vous devenir alors ?

– Ce qui plaira à Dieu. Que ma sœur m'ôte son soutien... je ne lui ai rien demandé. L'on m'a chassée... j'ai obéi.

– Mais vous êtes privée de tout soutien...

– Tant pis. La mort est un recours... rétorqua Ricardina.

Le chapelain fit savoir à Luis Pimentel que sa belle-sœur se rebellait. Toute la famille se réunit sauf Eugénia, dont la tristesse et la compassion pour sa sœur déplaisaient à son beau-père. L'on décida de prévenir le prêtre, moins par déférence que par crainte. Le Père Leonardo Botelho de Queirós répondit qu'il ne connaissait pas la personne dont on lui parlait ; qu'il avait eu deux filles, mais que les deux étaient mortes et oubliées.

Les Pimentel ne répondirent pas. Ils mandatèrent le chapelain pour faire cesser les démarches visant à la faire entrer au couvent, et de lui dire qu'elle pouvait à l'avenir agir comme elle l'entendrait ; ils déclinaient toute responsabilité sur les conséquences de ses actes. Le chapelain lui répéta fidèlement ses paroles, en ajoutant un discours de son cru sur l'opiniâtreté dans le vice, et une déclamation tout aussi inefficace annonçant les malheurs qui s'ensuivraient pour cette femme perdue.

Le prophète fit sourire l'un des témoins de son zèle, la veuve brésilienne.

– Vous souriez, Madame ? s'exclama le prêtre, effaré de cette audace.

Dona Ifigénia serra Ricardina contre sa poitrine, et dit au Père :

– J'adopte cette malheureuse, elle sera ma fille. Elle endurera bien des malheurs ; mais elle ne descendra pas aux abîmes que vous lui prédisez.

Au mois de juin 1828, Dona Ifigénia et Ricardina Pimentel partirent pour Rio de Janeiro.

Le fille adoptive de la charitable veuve cachait alors à la famille qui l'avait recueillie les signes évidents de sa faute. Elle ne cachait pas à son amie la honte d'avoir à les cacher. Cette âme lui avait confié, heure par heure, les détails de sa vie. Si l'honnêteté se trouvait entamée aux yeux de sa confidente, sa compassion redoublait. La veuve hâta donc son départ

de Lisbonne, laissant de la sorte exposé aux litiges le plus clair de son héritage.

Au mois de septembre de la même année, Ricardina avait lié son existence à celle d'un ange. Elle avait un fils, que la veuve, sa marraine, appela Alexandre. L'enfant était venu au monde entre deux amours qui se le disputaient pour le tenir dans leurs bras. C'était beau et attendrissant de voir sa mère s'agenouiller avec lui pour le poser sur les genoux de la veuve qui l'adorait. Ricardina croyait que l'âme de sa mère avait demandé à Dieu d'inspirer la tendre charité qui avait sanctifié le cœur de sa bienfaitrice.

XX

OUVRAGES DU TEMPS



MAINTENANT, CHERS LECTEURS, lancez un coup d'œil sur ce que sont devenus, au bout de quinze ans les personnages de ce récit.

L'abbé de Espinho était en 1832 le doyen de l'un des plus juteux chapitres du Portugal. Il sollicitait alors une mitre en outremer, avec un bon espoir qu'elle lui serait donnée. Il arriva qu'alors que sa nomination prenait le chemin de Rome, quand, après la défaite de cause de l'Infante, le doyen de *** émigra à Rome, éperonné par la crainte de représailles de l'un des deux Moniz, qui arrivaient à Porto avec l'expédition de Terceira.

Il vécut fort bien, et gras, jusqu'à 1840, où il mourut à l'âge de 55 ans. Grâce à la négligence des fantômes qui d'habitude tourmentent les pécheurs en leurs derniers abois, l'ancien doyen Leonardo Botelho de Queirós mourut, au peu près, comme un juste, en consentant à ce qu'on le confessât et lui administrât l'extrême onction. Il légua ses sacs d'or et d'argent aux exilés qui l'avaient aidé quand il était malade. Le prix qu'il donnait à son âme, se déduit de l'avarice qu'il manifesta dans son testament s'agissant de prières. Là, au sein même et à la tête du catholicisme, il ne demandait pas qu'on lui consacre ne serait-ce que deux prières, pas même une ! Et dire qu'il est mort, sans que des larves vinssent l'asticoter dans son lit ! C'est à croire que les spectres ont peur de certains moribonds.

Eugénia, débarrassée de son beau-père, savourait les délices d'une mère, en éduquant sa fille Matilde, une charmante gamine de quatorze ans, qui était déjà promise à un noble de la Beira.

Bernardo Moniz vivait à Luanda ; en tant qu'avocat, il disposait d'un grand crédit et de modestes ressources, on le connaissait sous le nom de Paulo de Campos. Il n'a jamais renoncé à ce pseudonyme, car son véritable nom n'inspirait que de la répugnance à ces mêmes libéraux qui avaient tacitement approuvé le châtement infligé aux dix lâches qui avaient assassiné les deux professeurs. Quand il eut sondé l'esprit des premières autorités libérales arrivées en Afrique, il évoqua devant eux les imprudences des étudiants de 1828, et s'aperçut que la restauration de la liberté n'avait pas lavé la mémoire des pendus, égarés par leur juvénile aveuglement. Il demanda à un délégué qui devait avoir son âge quel avait été le sort des complices des condamnés, et l'entendit mentionner son nom avec mépris.

– Qu'est devenu cet homme ? demanda l'avocat de Luanda.

– Il a été tué pour un rapt. Ce fameux Moniz engrangeait les crimes à la pelle !

– Et ses frères qui étudiaient à son Université ?

– Ils étaient inculpés pour la mort des professeurs ; mais l'un d'eux, qui était médecin, est mort d'un coup de feu ; l'autre a émigré, et j'ai l'impression d'avoir entendu dire qu'il avait combattu au siège de Porto, et qu'il était mort sur les lignes de Lisbonne.

Norberto Calvo était négociant en denrées alimentaires, et gagnait plus qu'il n'en fallait pour lui et son ami, quand ses revenus ne suffisaient pas à lui assurer le nécessaire. Sinon, il était sergent quartier-maître de la garnison, des honneurs auxquels Bernardo lui avait ouvert l'accès en lui apprenant à lire et à écrire.

Durant ces quinze dernières années, Ricardina avait perdu sa mère adoptive, dont elle avait hérité les maigres biens qui restaient de Dona Ifigénia, escroquée par son avoué de Lisbonne, et qui avait subi quelques pertes dans ses commerces de Rio. Les restes de la succession de la défunte se montaient à trois mille contos réis en gros.

À trente-trois ans Dona Ricardina Pimentel, d'une beauté inébranlable devant les atteintes de tant de passions, et si diverses, fut à deux doigts de succomber à une maladie de cœur. Les médecins la renvoyèrent dans sa patrie, l'assurant d'une mort certaine si elle restait au Brésil.

Elle vivait alors à São Paulo avec son fils, qui entamait ses études de jurisprudence. Elle partit de là pour le Portugal afin de s'installer à Coïmbra, car elle prenait à cœur la formation d'Alexandre Pimentel.

Au cours de l'année 1844, le fils de Bernardo Moniz s'inscrivit en première année de droit.

Un soir, sa mère lui demanda de la prendre avec lui.

Tandis qu'ils passaient dans la rue da Sofia, Dona Ricardina regardait attentivement les fenêtres et les portes donnant sur le côté ouest de la rue. Elle s'arrêta, transportée, devant une maison où elle avait passé la nuit seize ans avant.

– Serait-ce celle-là ?

Elle contemplait une fenêtre qui lui semblait avoir été celle de Bernardo, mêlant des réminiscences peut être fausses, ou exactes par hasard.

– Que regardez-vous, ma mère ? demanda Alexandre.

– Rien, mon enfant.

– Rien ? Mais vos yeux pleurent...

– C'est à cause du vent.

Et elle poursuivit son chemin.

Alexandre la crut. Qu'avaient à voir les fenêtres de cette maison avec les larmes de sa mère ?

Le moment est venu de vous prévenir, cher lecteur, qu'Alexandre ne connaissait de sa lignée que ce que sa mère lui avait dit, avec une excusable inexactitude. Qu'il était le fils d'un provincial qui était mort quand il était lui-même né. Que son père s'appelait Pimentel. Que sa marraine avait porté secours à sa mère tombée dans l'indigence.

Ricardina n'aurait pas eu honte de raconter ses amours infortunées à un étranger ; elle n'avait pu en parler à son fils.

Certains tiennent pour sacré le lien entre l'âme d'une mère et la pureté des yeux et du cœur de son fils. L'innocence d'un enfant inspire plus de pudeur et de crainte au cœur de sa mère que les insultantes moqueries de la société. La mère coupable expose à découvert dans le monde les stigmates de son visage, et s'emploie à les cacher aux yeux de ses enfants.

Ricardina connaissait en outre l'inexorable mépris qui noircissait la mémoire de Bernardo Moniz. Ce jeune homme innocent devrait endurer de bien injustes affronts si l'on apprenait qu'il était le fils de l'assassin, qui ne devait qu'à sa fuite de n'avoir pas suivi le chemin du gibet.

Ce devaient être les deux raisons qui l'avaient empêcher de s'épancher, quand elle allait céder au désir de raconter sa vie à son fils, pour pouvoir lui parler, à n'importe quelle heure, de son père.

– N'y a-t-il pas au Portugal des parents à vous ou à mon père ? demandait Alexandre.

– Aucun. Ils sont tous morts, mon enfant.

Deux de ses condisciples entrèrent un jour dans le cabinet d'étude d'Alexandre.

Ricardina faisait de la couture dans la salle contiguë ; elle entendit parler de Viseu.

Elle leva et s'approcha doucement pour écouter.

Ils parlaient d'amourettes et d'innocentes conquêtes, ils avaient obtenu des lettres, les bouquets du dernier bal, des tresses de cheveux.

L'un des deux visiteurs, qui devait avoir dix-sept ans, racontait, entre des éclats de rires dédaigneux, ses malheurs avec une certaine Matilde, fille d'un morgado de la Reboiça.

– Si vous aviez vu la façon dont elle m'a parlé au bal d'António de Albuquerque ! confiait-il. Je te montrerai, Alexandre, le gant qu'elle m'a laissé ramasser dans la cour. Oh ! combien de baisers j'ai donné à ce gant ! Je l'ai porté un mois contre mon cœur, et tous les matins je baisais la bienheureuse peau de mouton qui avait effleuré le satin de cette main qui, pour finir... m'a pressé l'âme jusqu'à en exprimer le suc de mes dernières illusions...

– Que t'a-t-elle fait en fin de compte ? demanda Alexandre.

– Ce quelle m'a fait ? Demande donc à Osório ce qu'elle m'a fait.

– Elle a épousé un vicomte, dit Osório, mais elle y était contrainte. C'est son père qui l'y a forcée parce que ce mariage était arrangé depuis cinq ans. La jeune fille refusait, la mère prenait le parti de sa fille, les deux partis ont multiplié les escarmouches, jusqu'à ce que son père l'emporte, en amenant sa fille, rouée de coups, dans les bras du vicomte, qui a cinquante ans et beaucoup d'argent. Ce n'est pas sa faute, à cette pauvre fille. Que voulais-tu qu'elle fasse ? Qu'elle s'enfuit de chez elle pour te rejoindre ? Tu aurais vu comme son père l'aurait solidement bouclée dans la chambre de la tour. Il a dit à mon oncle qu'il y avait un mauvais sort sur les femmes de cette maison, et lui a raconté de vieilles histoires dont on aurait pu faire des romans.

Dona Ricardina haletait, l'oreille collée au trou de la serrure.

La conversation se prolongea jusqu'aux heures d'étude, sans se détourner d'un sujet aussi grave. Les deux étudiants de la Beira parlaient toujours, Alexandre qui n'avait aucun cas qui ajoutât quoi que ce soit à cette discussion, la suivait, plus impatient qu'indifférent.

Dès qu'ils furent partis, Alexandre dit à sa mère :

– Il me tardait qu'ils me laissent, les gars ! Ils me prennent mon temps sans me distraire. Ils étudient comme les riches, et moi, je dois étudier comme un pauvre. Quand ils auront leurs diplômes, ils ont leurs maisons ; et moi, je devrai chercher de quoi vivre comme un homme qui ne dispose pas d'autres ressources.

– Dieu te bénisse, mon fils, dit Ricardina, en lui passant la main dans ses longs cheveux noirs, qui ondulaient, suivant la mode, sur ses épaules. Écoute : étudie, mais ne va pas me tomber malade. Nous avons encore un conto et trois cent mille réis en argent pour achever tes études. Après, tu seras avocat, c'est un bon moyen de gagner ta vie, ou tu solliciteras un emploi... que t'ont dit tes amis ? demanda-t-elle, en adoucissant sa voix, avec un sourire.

– Ils m'ont parlé d'une jeune fille qui a donné son gant à l'un d'eux avant d'épouser un vicomte. Je vous le dis, ma mère, rien que des histoires. Qu'est-ce que ça peut me faire que Dona Matilde ait donné ses gants, et qu'elle se soit mariée avec un vieux vicomte.

Dona Ricardina dissimula sous un sourire le chagrin qu'elle éprouvait en écoutant son fils, le cousin de cette Matilde dont il se moquait.

– Tu ne t'en rends pas compte, se disait-elle. Et cet ange passera tout le reste de sa vie sans connaître ses parents.

Cela ne vaut pas la peine de s'attarder sur les cinq ans que l'étudiant a passés à Coïmbra. Une circonstance vint juste assombrir son cœur qui étouffait sans pouvoir lâcher de larmes et se faire consoler par son fils.

Ricardina pensait que si sa sœur Eugénia savait qu'elle était en vie, elle ne pourrait lui refuser l'affection d'une sœur. Elle réfléchissait à différentes façons de le lui faire savoir, mais tous débouchaient sur la pénible nécessité de rompre le secret de son passé. Le lui révéler, à lui, cela revenait à réveiller des douleurs et des hontes, sans en retirer le moindre avantage.

Alexandre en était à sa quatrième année, quand son condisciple de Viseu lui raconta que la mère de la vicomtesse était morte de chagrin car elle ne pouvait supporter l'absence de Matilde que le vicomte avait emmenée à Lisbonne, en disant que la fille du fameux abbé d'Espinho ne pouvait être une bonne mère.

– Mais qui était cet abbé d'Espinho ? avait demandé Alexandre. Tu me parles de ces tragédies comme si je venais de ta romantique Beira, qui m'a tout l'air d'une Calabre !

– L'abbé de Espinho, avait expliqué Osório, était un fier brigand, un incendiaire d'une cruauté inouïe, un assassin déclaré, qui est mort à Rome, où il avait émigré avant que les libéraux n'en fassent de la chair à pâté. Cet abbé était, enfin, le grand-père de la vicomtesse. Tu saisis ?

– Parfaitement ! On raconte des choses si admirables sur ta province que si Frédéric Soulié y allait, il croirait que *Les Deux Cadavres* sont une idylle juste bonne à éveiller chez les jeunes filles l'amour des pâquerettes sur la montagne.

Dona Ricardina, qui écoutait ce dialogue, essuya ses larmes dès qu'elle entendit les pas de son fils.

– Vous pleuriez, ma mère ?! fit Alexandre, en regardant ses yeux à peine secs.

– Oui, Alexandre ... J'ai entendu, là, ton ami te raconter qu'une pauvre mère était morte de chagrin pour sa fille... Il n'y a qu'une pauvre mère, comme moi, qui puisse comprendre cette angoisse mortelle !...

– Ah ! Vous entendiez, ma mère, ce que l'on disait dans ma chambre ? répondit le garçon, en souriant. Eh bien ! vous savez aussi que j'ai mes amours ...

– Tes livres, mon enfant ...

– N'aurais-je pas de cœur, ma mère ? demanda Alexandre en souriant, la main encore sur sa poitrine.

– Si tu en as, mon amour ! Tu en aurais un si ta mère ne te l'avait volé... Dieu sait ce que ça me coûte de voir que tu me fuis pour tes livres... répondit-elle gracieusement, en lui pinçant lobe de l'oreille — écoute, mon petit Alexandre, tes lettres d'amour, ce sont tes diplômes, Reconnais-toi en eux...

– À quoi cela me sert-il ? rétorqua-t-il, montrant du doigt quatre panneaux où sa mère avait disposé ses blasons littéraires.

– À quoi cela te sert-il ? Quelle question, mon enfant !

– Vous verrez, ma mère, que tout cela vaut moins que quatre lettres d'amour, écrites par quatre dames courtisées à quatre apprentis soupirants.

– Ne plaisante pas, Alexandre ! Dès qu'il verra tes prix, le Gouvernement te trouvera un bon emploi.

– Nous en prenons le chemin...



AVANTAGES DE CINQ DIPLÔMES



NOUS EN PRENONS LE CHEMIN, avait dit Alexandre Pimentel.

Ils l'ont pris.

Nanti de ses diplômes, il sollicita une délégation, appuyant sa requête sur cinq certificats.

Nous vous mettons en attente, répondit le ministre de la Justice.

Il sollicita une place de subalterne au Bureau du Royaume.

En attente, répondit le ministre du Royaume.

Il sollicita de l'administration de la Marine la direction d'une douane d'Outre-Mer ; il sollicita de tous les services une place de celle d'assesseur à celle de greffier.

En attente, tel était le crachat qu'expectoraient les ministres en voyant les certificats d'Alexandre Pimentel.

Dona Ricardina était pauvre. Ils habitaient un quatrième étage, rue des Calafates. Sur la veste d'Alexandre apparaissaient les coutures élimées. Elle n'allait pas à la messe, faute de chaussures.

Son fils, baisant les larmes de sa mère, lui disait :

– Et mes diplômes ?... Si le parchemin avait plus de consistance, nous ferions des souliers, avec mes certificats, ma mère... ne pleurez pas, ne pleurez pas, demain je vais me gagner un cruzado.

– Comment... mon enfant ? fit sa mère.

– Je vais me faire correcteur et traducteur dans un journal politique. Et je travaillerai la nuit. Puis, quand je pourrai m'habiller, j'exercerai le métier d'avocat ; et dès que je serai capable de vendre mes conseils, et d'arracher des voleurs et des assassins aux griffes de la justice, ma position et la vôtre s'amélioreront.

C'est ce qui se passa, du moins pour la première partie de son programme. De traducteur à correcteur, au bout de quinze jours, il se hissa à la dignité de rédacteur des articles de fond. Il contesta la politique du gouvernement, sur un point controversé d'application du Droit, avec l'autorisation préalable du rédacteur en chef. Ses articles, récompensés par l'admiration de tous, et imposant le silence aux contradicteurs, eurent ce résultat prodigieux, qu'il finit par toucher neuf cent soixante réis par jour ! En remettant à sa mère les premières six pièces, dont deux devaient être consacrées à une boutique, et deux à retirer quelques couvertures mises en gages, s'exclama :

– Diplômes bénis ! Dans ce pays, seuls ceux qui n'ont pas cinq diplômes de l'Université sont pauvres.

Dona Ricardina pleurait parce que les yeux de son fils étaient embués de larmes.

Le second mois, Alexandre s'habilla rue des Algibebes, et réussit à ce qu'un avocat renommé le prît dans son équipe.

Il se présenta régulièrement à son cabinet trois semaines, et n'y revint pas.

– Pourquoi n'y vas-tu plus, mon enfant ? demanda Dona Ricardina .

– Cela ne m'apporte rien, ma mère ; la monnaie que l'on bat au comptoir des curateurs de la Justice me brûlerait les doigts. Mon ambition reste bien en deçà de l'infamie qui s'approche de la moyenne. Imaginons que six pièces par mois, ce sont les biens d'une conscience tranquille. Contentons-nous-en pour vivre... Pour l'instant, je pense à écrire des livres. Le pire, c'est que certains me manquent, dont j'aurai besoin... Je commence demain à me rendre à la Bibliothèque pour étudier, on y lit gratis.

– Mais quel livre vas-tu écrire, mon enfant ?

– Qu'en sais-je ? L'Histoire universelle du monde, et d'ailleurs, en plus.

– Tu veux rire, Alexandre !

– Pour mon malheur, ma mère !

Le lauréat se mit à feuilleter des livres énormes à la Bibliothèque et à prendre des notes pour un livre qui devait s'intituler : *Législation dans la Pésinsule Ibérique*.

Un de ses condisciples, à qui il avait fait part de son projet tordit prophétiquement le nez et dit :

– Personne ne t'achètera ça !

– Non ?

– Je t'assure que non !... Sais-tu composer des romans ?...

– Qu'est-ce que j'en sais !... Des romans !...

– Si tu en es incapable, traduit du français. Ça doit rapporter, une traduction bon marché des œuvres complètes de Paul de Kock, en petits volumes de huit vintés. Je pourrais bien te trouver un éditeur à quatre pièces le volume, si tu ne peux pas les publier toi-même.

– Merci ! dit Alexandre, je ne sais comment te remercier.

Nonobstant, il continua de réunir des fonds pour la *Législation de la Péninsule Ibérique*, et à écrire des articles que les actionnaires de la gazette commençaient à qualifier d'*assommants*, par trop farcis d'érudition et de furoncles latins qui entamaient la patience du lecteur. Ses collègues le mirent en garde.

Alexandre se rappela qu'il avait une mère. Il accepta cette critique, et il expurgea ses articles des passages en latin, et de toute l'érudition qui les empestait.

On salua ses progrès, et on l'augmenta : il touchait quatre mille huit

cent réis par mois.

– Ma mère ! s'exclama-t-il, je sais à présent comment l'on part pour le Potosi, sans sortir de la rue des Calafates. L'on augmente mon salaire d'autant plus que je fais la bête. Demande à Dieu d'obscurcir mon esprit aussi vite qu'il l'a éclairci. Ô maudits diplômés qui êtes venus prouver que je n'étais pas sot ! Où serais-je maintenant, si ces cinq bouts de papier n'étaient pas marqués au sceau de mon incompetence ! Chaque nouvelle preuve de mon idiotie que je fournis me rapporte huit vinténs par jour !

L'on commençait à citer le rédacteur inconnu d'une certaine gazette. Le bruit filtrait qu'il était une créature singulière qui lisait les ouvrages latins d'historiographes espagnols du onzième, en latin ! Ceux qui écorchaient le plus le portugais le traitaient d'*excentrique*, un talent des plus utiles qu'il corrompait avec des lectures capables d'endurcir l'estomac d'un ogre. Ses contemporains, enfants de Lisbonne, s'étaient détournés de lui, parce que tout homme a le droit de rompre toute relation avec des particuliers mal enveloppés dans une veste qui réclame qu'on la répare. Ils ne pensaient pas à mal : ils respectaient un usage de Lisbonne, comme dans le reste du monde, où, s'il frappe de plein fouet les yeux, un tissu râpé fait plus mal aux yeux que le soleil à son zénith.

Quand il se retrouva avec des fripes plus présentables, et mérita d'être traité de styliste énergique, et de polémiste respectable, ses condisciples traversaient le *Marrare** pour s'informer directement de sa santé :

– Ça va, disait-il.

– Tu t'es fait un nom, on dirait ! renchérisait celui qui lui conseillait Paul de Kock.

– J'en ai déjà un ?

– Oui.

– Ce n'est pas vraiment celui dont j'ai besoin. Il y a des imbéciles brevetés qui ne me laissent pas me pousser du col.

– Quel farceur ! Où vas-tu ? À la Bibliothèque ?

– Oui.

– Essaie donc d'étudier les yeux de cette petite veuve, et laisse là tes ces gros bouquins... Ça, c'est un livre. Elle a deux cents contos. Tu ne la connais pas ?

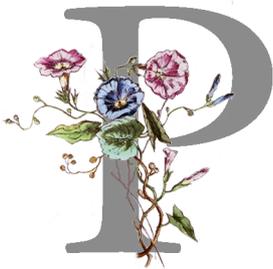
– Comment connaîtrais-je quelqu'un qui a deux cents contos ?

* Le *Marrare das Sete Portas* est un café où se réunissaient les artistes au dix-neuvième. C'est là que fut inventé le bifteck du Marrare, baignant dans une sauce à la moutarde, un fleuron de la gastronomie portugaise. Le seul établissement où il était interdit de fumer, ce qui est remarquable pour l'époque. Plus remarquable encore que la recette de son bifteck. (NDT)

- Quel farceur !... Cette veuve, c'est la vicomtesse de la Gandarela. Il y a cent chiens qui guignent cet os.
- Et toi ? Tu es le numéro quatre-vingt-dix-neuf ?
- Quel farceur ! Je ne lui fais pas la cour.
- Ah non ? Voudrais-tu que les chiens soient cent et un pour faire le détour, c'est ça . Adieu... Je m'en vais voir la veuve avec sa meute.
- Quel farceur !

XXII

LES "DIX RÉIS" DE LA VICOMTESSE



POUSSÉ PAR LA CURIOSITÉ, Alexandre Pimentel leva les yeux vers le premier étage de la vicomtesse de la Gandarela, rue São Francisco.

Quand elle s'aperçut du regard effronté de l'inconnu, la veuve tourna brusquement la tête, avec un froncement de sourcil écœuré, face à cette audace.

L'écrivain comprit qu'il avait outragé les deux cents contos de cette dame, et s'adressa quelques reproches.

En sortant de la Bibliothèque, il vit la vicomtesse à la balustrade de son balcon tandis qu'une mendiante, un enfant à son bras gauche, tenant un autre de la main droite et deux autres serrés contre son manteau en guenille, lui demandait l'aumône.

À vingt pas, Alexandre vit le bel os des cent chiens, dans le langage apologétique de son camarade, quitter le balcon.

– La haine a succédé au dégoût, se dit-il, croyant que la vicomtesse s'était enfuie de son balcon pour ne pas être à nouveau insulté par le regard du pauvre diable fixé sur elle.

Mais, en s'approchant, il la vit réapparaître, jeter à la pauvre une pièce de dix réis, et se retirer en fermant ses volets.

La pièce, lancée au hasard, roula dans la rue, vint heurter les chaussures de l'écrivain, et s'arrêta.

Alexandre se baissa, l'attrapa, la mit dans sa poche, et s'en alla déposer, dans la main de l'enfant que la pauvre tenait dans ses bras, une livre.

La mendiante écarquilla les yeux et s'écria.

- Mais qu'est-ce que c'est, Monsieur ?
- C'est l'aumône que vous a jetée Madame la Vicomtesse de Guandarela.
- C'est impossible, Monsieur ! reprit la mendiante. La fidalga ne m'a

jamais donné plus de dix réis !...

Alexandre poursuivit son chemin en se disant.

– Posséder deux cent contos et donner dix réis à une pauvre qui a quatre enfants !

Ses yeux s'humectèrent de larmes qui le consolèrent.

La mendicante s'approcha du portail, et demanda au domestique en veste à galons verts si la fidalaga lui avait lancé une livre par erreur.

– Une livre ! s'écria le portier, effaré, attendez, je vais le demander à Madame la Vicomtesse.

– C'est un monsieur qui passait, lui expliqua-t-elle, qui a ramassé la livre et qui est venu me la donner ; il m'a dit que c'était l'aumône que Madame la Vicomtesse m'avait jetée par la fenêtre.

La fidalga fit dire par son domestique qu'elle n'avait pas donné cette livre, et le pria de chercher à savoir ce que c'était que cette histoire de livre. La mendicante confirma ce qu'elle avait dit, et s'en alla bien convaincue qu'elle disposait vraiment de cette fortune, laissant à quelqu'un de plus capable le soin de débrouiller cette intrigue.

Il était naturel que la curiosité de la fidalga fût éveillée dès que le portier lui eut dit qu'un particulier avait gardé ses dix réis et donné un souverain. Un incident aussi insolite et original dans les excès de charité dégageait comme un parfum romanesque.

– Connais-tu l'homme qui a ramassé les dix réis ? demanda la vicomtesse de Guandarela au domestique.

– Je le connais de vue, Madame. J'ai eu le temps de le voir prendre la pièce ; mais je n'ai pas pu voir combien c'était.

– Serait-ce une de mes relations ?

– Absolument pas, Madame la Vicomtesse. Je ne l'ai jamais vu ici, pas même du temps du Vicomte, que Dieu le garde. Il est mal fagoté, et, pour moi, il n'a vraiment pas l'air d'une personne de qualité... Il y a plus de deux mois qu'il passe dans cette rue, deux fois par jour, au moins.

– À quelle heure ?

– Du côté du couvent tous les jours à onze heures, du côté du Chiado vers les trois.. Si vous voulez, dès que je le verrai de loin, je vous le fais dire, Madame la Comtesse.

– J'y tiens, fit la veuve.

Alexandre Pimentel disait alors à Dona Ricardina :

– J'ai reçu ce matin, ma mère, mes trente six mille réis de salaire. J'en ai ici trente et un mille cinq cents parce que j'ai donné une livre à cinq pauvres. C'était une femme avec ses quatre enfants, à qui une grande et riche fidalga avait donné dix réis... Il est vrai que j'ai les dix réis de la fidalga en plus des trente et un mille cinq cents.

– Quelle est donc cette généreuse richarde qui a dilapidé une si grande partie de sa richesse pour cinq pauvres ? demanda Dona Ricardina en

souriant.

– C'est Madame la Vicomtesse de la Gandarela, que vous ne connaissez pas, ma mère, non plus que moi, sauf qu'il y a cent prétendants prêts à lui faire retrouver les délices du mariage. C'est une divinité qui a pris entre ses doigts divins ce petit bout de cuivre passé, continua-t-il en faisant tourner la pièce sur la table. Voyez ce qu'est la charité des hommes riches... et des femmes riches... ce qui est encore plus étonnant !

– Eh bien, mon fils... c'est comme ça, oui !... Donne autant que tu le voudras, les aumônes sont bénies du Ciel. Il paraît que Dieu rend tout ce que l'on donne à ses enfants misérables...

Le lendemain, à onze heures, le portier fit un signe. La vicomtesse apparut à la fenêtre, et, fixant les yeux sur l'inconnu, elle se souvint qu'elle l'avait vu la veille alors qu'il la dévisageait avec une insolente insistance. Elle nota en plus qu'il passait sans lever les yeux de la chaussée. Elle l'examina de dos, attentivement, et convint que son domestique n'avait pas tort : il n'avait pas l'air *d'une personne de qualité*.

Elle voulut pourtant savoir qui était la bizarre créature qui avait donné quatre mille cinq cents réis pour ses dix réis. Voulant satisfaire ce caprice, elle pria le domestique de se renseigner.

À trois heures, la vicomtesse était à sa fenêtre. L'inconnu passait justement dessous avec son condisciple, connu de la veuve. Le Lisboète salua cette dame illustre ; Alexandre effleura le bord de son chapeau, tournant à peine les yeux vers la dame qu'il saluait.

La veuve dit à son domestique :

– Tu te présenteras aujourd'hui chez Monsieur Mesquita, et tu lui demanderas d'entrer chez moi, quand il passera.

L'universitaire passa tout de suite et se fit annoncer à Madame la Vicomtesse.

– Ne vous moquez pas de ma curiosité, dit pour commencer la veuve, en évoquant sa surprise en les voyant passer, ce qui lui avait inspiré le vif désir de savoir qui était l'homme qui l'accompagnait.

– C'est le rédacteur du journal ***. Il était mon condisciple. Il s'appelle Alexandre Pimentel. Il est pauvre. Il est né au Brésil. Il vivait avec sa mère à Coïmbra. C'est un talent de premier ordre. Il passe ses matinées à la Bibliothèque à figoler l'œuvre qu'il écrira, quand il disposera d'assez de ressources pour la publier. Je ne puis vous dire où il habite. Mais je crois que ce doit être une maison plus que modeste ; à Coïmbra il avait beaucoup d'amis qu'il invitait chez lui ; et je sais qu'il n'en invite aucun à Lisbonne. Il a sollicité plusieurs postes qu'on ne lui a pas accordés, par ce que c'est un idiot du type céleste, qui n'a jamais voulu quémander ni accepter de lettre de recommandation pour les ministres. Il disait que sa vie sans tache et cinq diplômes sans coup de pouce, étaient ou devaient être le meilleur des parrainages. Avant de se faire correcteur et

traducteur, on m'a dit qu'il avait les bottes trouées. Il vit à présent comme il faut avec de son salaire de journaliste. Il ne plaide pas parce que, selon lui, les avocats sont les mercenaires de puissants brigands ; et qu'il n'avait sinon rencontré que des pauvres pour le soutenir. Je ne puis rien vous dire de plus.

– Me donnez-vous votre parole de gentilhomme, de ne pas parler à votre condisciple de ma curiosité ?

– Oh ! Madame la Vicomtesse!... Imaginez que vous m'avez entretenu en songe. Rien ne transpirera de cette conversation.

Au bout de quinze jours le *bachelier* Alexandre Pimentel reçut un avis du Ministère de la Justice l'informant que Sa Majesté jugeait bon de l'envoyer, en tant que délégué du procureur royal, dans le district de ***.

Il en fut étonné ainsi que ses amis. Le bruit courait que le Gouvernement, froissé par la presse d'opposition, bâillonnait ainsi le grave et, pour cela-même, formidable écrivain.

Les coreligionnaires du journaliste lui firent savoir les rumeurs qui circulaient à propos de son apostasie. Sourd aux vociférations de sa mère, il démissionna.

Le conseiller Albuquerque alla trouver la vicomtesse de Gandarela, la prit à part et lui dit :

– Votre protégé, Madame, a donné sa démission avant de prendre possession de son poste de délégué. Le ministre en a été piqué, et m'a demandé si je voulais renforcer l'opposition, en lui donnant l'occasion de publier que le Gouvernement achetait ses adversaires politiques avec une délégation. Je me suis tu, dans l'impossibilité où j'étais de le défendre, en invoquant votre jugement, Madame. J'ai pris des renseignements pour m'assurer que vos raisons étaient bonnes. Même les adversaires d'Alexandre, en effet, m'ont assuré que ce garçon ne s'était résolu à se lancer dans la politique, que parce qu'il ne pouvait faire autrement ; et que, s'il avait démissionné de son excellent poste, c'était à cause des piques de ses coreligionnaires, qui ont besoin de lui, s'ils n'envient pas son poste. Quoi qu'il en soit, ce jeune homme est tout à fait digne de votre protection, Madame, et je baiserais vos mains, Madame, toutes les fois que j'aurai l'honneur d'exécuter vos ordres pour des hommes d'une telle valeur.



LA ROUE DE LA FORTUNE



LA VICOMTESSE AVAIT DES INSOMNIES. Quand elle s'endormait, fatiguée par ses rêveries, elle se réveillait en sursaut. Cet homme pâle, triste, absorbé par sa tâche quotidienne, en vêtements sombres, honoré des éloges d'individus suspects, volontairement enchaîné à la galère de la politique ; cet homme, surtout, qui avait déposé dans la main d'un enfant en haillons son pain de huit jours, que lui voulait-il à elle ?! Quelle signification donner à l'acte généreux qui contredisait sa pauvreté ? Voulait-il lui reprocher sa mesquinerie, ou récupérer l'aumône qui était partie de ses mains ?

Voilà ce qui la tenait réveillée durant ces nuits blanches, et qui, analysé par les fins connaisseurs du cœur humain, donnait la sainte, l'infamale trivialité de l'*amour*.

Si des vertus, s'ajoutant à une physionomie agréable, justifiaient le penchant de la riche veuve pour le journaliste, il va sans dire que la vicomtesse de Gandarela l'aimait comme qui n'avait encore jamais aimé, au bout de vingt tristes années. Elle ne se souvenait plus des six premières, de son enfance, elle gardait un souvenir amer des six qu'elle avait passées dans un collège conventuel, elle avait été trois ans épouvantée par le mari que son père lui avait destiné, elle avait été mariée deux ans, privée des tendresses réconfortantes de sa mère, violemment séparée d'elle, et morte de chagrin ; deux ans de veuvage, à songer continuellement au bonheur dont elle avait rêvé, si un jour elle était libre ; et les jours et les nuits se succédaient sans lui concéder une seule heure dont elle eût aimé se souvenir.

Quel bonheur lui apportait-elle donc la liberté ?

Elle cessa de se le demander, dès que, sans que personne ne pût la conseiller, l'agent qu'elle avait chargé de trouver un poste à Alexandre lui dit :

– Quel homme admirable.

Elle le regardait passer avec son habituelle gravité et une indifférence extrême.

La vicomtesse se demandait pour quelle raison cette homme ne l'avait regardée qu'une fois.

– Il est vrai que j'ai détourné mon regard, avec un geste d'impatience, se disait-elle, mais combien y a-t-il de gens d'un illustre lignage qui

craignent d'essuyer de telles rebuffades, et croient ne pouvoir s'élever qu'en se rabaissant ? Et si cet homme se mettait à me haïr ou à me mépriser ? Un pauvre qui fait une aumône d'une livre, et refuse un poste lucratif pour sauver sa dignité menacée, cela lui fait-il quelque chose que je sois riche ? Et s'il me trouvait belle ! Si j'avais retenu son attention, et l'avais froissé par mon dédain, quand il me regardait, n'est-il pas naturel qu'il me remarque en me voyant constamment à ma fenêtre depuis quinze jours ?

À quoi songeait Alexandre Pimentel en voyant, s'il la voyait, la vicomtesse à sa fenêtre ?

Parfois, il réfléchissait aux lois *turdétaines** écrites en vers, ou à la distinction encore incertaine entre *Proconsules* et *Propraetores*, d'autres fois, aux douze livres de la *Lex Wisigothorum*, ou à la collection des Canons des Conciles. Plongé dans cette somme de connaissances, c'est à peine s'il émergerait de son assoupissement si la vicomtesse tombait de sa fenêtre dans la rue, ou donnait dix réis à cinq pauvres.

C'est tout. L'indifférence du lettré se laissait pas entamer par l'incontestable beauté de la fidalga. C'était Afonso V de Leão, São Martinho de Dume ou quelque fantôme de ce genre et de cette importance qui l'empêchaient de poser ses yeux pleins d'humilité sur le bel os de cent chiens.

La liberté endosse les ailes de la passion et lâche la bride à l'oiseau funeste qui prend son envol et plane.

La vicomtesse demanda à Mesquita, le condisciple de l'écrivain, s'il pouvait lui donner l'adresse d'Alexandre.

– Aujourd'hui, si vous ne voulez pas que ce soit tout de suite.

– Quand vous pourrez.

Mesquita se rendit à la Bibliothèque et dit au poussiéreux érudit :

– Il y a un livre que je dois t'envoyer.

– Lequel ?

– Je n'en connais pas le titre. Il est question des lois introduites en Lusitanie par des vandales appelés *Silingos*.

– Les lois des *Silingos* font partie de la légende, répondit le bachelier, parce que cette tribu de Vandales a connu le sort des autres ; elle s'est dispersée en Afrique, abandonnant aux Suèves la gloire d'être les seuls législateurs.

– Je ne possède aucune connaissance là-dessus... Veux-tu ce livre ?

– Où habites-tu ?

– Au quarante-deux de la rue des Calafates, au quatrième étage. N'y va pas, tu attraperas une pneumonie avant d'y arriver. Si tu veux, j'enverrai quelqu'un le prendre chez toi.

* La Turdétanie est une région de l'ancienne Bétique, au N-O de l'Andalousie.

– Non. Je te l'enverrai.

Quelques instants après, il communiqua ce renseignement à la vicomtesse qui lui en fut reconnaissante. Elle se disait :

– Et maintenant ? À quoi cela me sert-il de le savoir ? Que faire ? J'ai tant d'amies... il me semble que je les déteste : je n'en connais pas une à qui je puisse dire que j'aime cet homme.

Le surlendemain, après le passage, rue São Francisco, du journaliste qui étudiait dans le moindre détail la différence entre *curatio* et *jurisdictio*, la vicomtesse envoya au quatrième étage du n° 42, rue des Calafates, une lettre adressée *À la mère d'Alexandre Pimentel*.

Dona Ricardina décacheta la lettre en tressaillant et lut :

Elle doit être une sainte, la mère d'un fils aussi honnête. Si elle vit seule et a besoin d'une amie, qu'elle consente à ce qu'on lui offre un cœur. Celle qui écrit ces lignes est une femme de vingt ans, veuve, qui ne garde de son passé qu'un souvenir douloureux, et n'envisage rien dans son avenir qui éclaire l'obscurité de sa vie. Je demande parfois à Dieu pourquoi il m'a enlevée ma mère, s'il devait me donner une âme aussi étrangère à ce monde. Si je l'avais, elle viendrait voir la mère d'Alexandre Pimentel, et elles s'échangeraient les saintes paroles qu'elles sont seules à pouvoir prononcer, quand elles se confient les délices que l'on éprouve à aimer ses enfants. Puissè-je un jour vénérer une mère vertueuse, et me souvenir de ce que j'ai perdu avec la mienne, en voyant le bonheur du fils à qui Dieu ne vous a pas enlevée.

Matilde — au 6, de la rue São Francisco.

– Jette un coup d'œil à cette lettre, dit Dona Ricardina à son fils, à son retour de la bibliothèque.

– Une lettre ! C'est la première que je vous vois recevoir ! Qui vous connaît, ma mère, au Portugal ?

Il lut, réfléchit, et lui dit :

– Voulez-vous que j'essaie de savoir qui est cette Matilde ?

– Écoute, mon fils, ne te souviens-tu pas de ce condisciple à toi, de Viseu, qui t'a raconté, il y a six ans, l'histoire d'une Matilde qui a épousé un vicomte ?

– Je me souviens plus ou moins de cette histoire ; mais je ne sais pas s'il s'agit de cette Matilde, et je ne distingue aucun rapport entre cette vicomtesse de la Beira et la Matilde qui vous écrit.

– Tu as raison, reconnu sa mère, tu as raison ; mais j'y pense, mon fils, dis-moi la vérité... n'aurais-tu aucun souvenir... je veux dire... n'éprouverais-tu aucune tendresse qui puisse expliquer cette lettre ?

– Moi, ma mère !.... dit-il en éclatant de rire. Ma vie, vous la connaissez.

Le jour, je lis ; la nuit, j'écris et je dors. Personne ne captive les cœurs en fréquentant des mites dans les librairies des prêtres. Le dieu de l'amour n'ose pas percer, avec ses flèches, l'épaisseur des reliures en cuir des livres qui me défendent. En ce qui me concerne... je ne sais vraiment pas ce que c'est !... Vous voulez que j'essaie de me renseigner, n'est-ce pas ?

– Vas-y donc tout de suite... Si tu savais ! J'ai le cœur qui bat !...

– Vous êtes une visionnaire, ma mère !... Vous imaginez déjà qu'une princesse nommée Matilde et veuve, vient vous demander la main de votre fils !

– Ce n'est pas ça !

– Eh bien, quel plus grand malheur pressentez-vous ? Encore plus que faire de moi un prince, grâce à un mariage ? ! Si vous le voulez bien, ma mère, prenons notre dîner plébéien, et nous serons romantiques au dessert.

Sous l'insistance de sa mère, Alexandre se rendit à la rue de São Francisco, et passa en regardant les numéros des portes.

La vicomtesse le reconnut au coin du Chiado, et se cacha, les joues en feu, la honte lui donnait la fièvre, sa poitrine se convulsait.

Le fils de Ricardina vit le n° 6 et se souvint que c'était la maison de la fidalga qui avait donné dix réis pour cinq pauvres, et avait détourné, un jour, son visage renfrogné.

Dans le doute, toutefois, il s'approcha du portier, qui le reçut en s'inclinant, les bras ballants.

– Qui habite là ?

– Madame la Vicomtesse de Gandarela.

– Comment s'appelle cette dame ?

– Madame la Vicomtesse...

– Oui, comment s'appelle-t-elle ?

– C'est Madame la Vicomtesse.

– C'est le nom de baptême que je vous demande.

– Ah !... il me semble que c'est Dona Matilde.

Le questionneur en fut interloqué, et poursuivit :

– D'où est Madame la Vicomtesse ?

– D'à côté de Viseu.

– Pourriez-vous me dire depuis combien d'années elle est mariée ?

– Je vais vous le dire, Monsieur... cette dame est veuve depuis deux ans, et elle a été mariée moins de quatre.

Il compara ses renseignements à l'histoire que sa mère lui avait rappelée, et fut étonné qu'elle fût tombée aussi juste.

Ces informations ne lui suffisaient pas. Il voulait s'avoir si c'est de cette maison que venait la lettre adressée à sa mère.

– Auriez-vous l'obligeance de me dire qui habite au second étage ?

– C'est Madame la Vicomtesse. Tout l'hôtel lui appartient. Il était à Monsieur le Vicomte, que Dieu le garde.

– Il n'y a pas là d'autre personne qui s'appelle Matilde ?

– Non, Monsieur...

– Merci, fit Alexandre en se retirant.

Tandis que la vicomtesse interrogeait le domestique en le priant de répéter les questions et les réponses, le journaliste, obligé d'accomplir des travaux de rédaction, envoya de son bureau une lettre à sa mère, lui rapportant ce qui s'était passé avec le domestique de la vicomtesse de Gandarela. Il disait, pour conclure :

La certitude que la lettre est venue de cette maison, je ne l'ai pas, ni si une bonne occasion s'est offerte d'en avoir le cœur net. J'ai le sentiment que l'on veut me donner la dimension héroïque d'un personnage de roman. Qui sait s'il ne s'agit pas là d'une plaisanterie de mes adversaires politiques !... Remarquez, ma mère, que la vicomtesse est le fameux os aux cent chiens dont je vous ai parlé, et la généreuse mère des pauvres qui pousse sa générosité jusqu'à lâcher deux réaux par tête. Je m'empresse de vous faire part de cette nouvelle, parce que j'ai du travail jusqu'à deux heures du matin, et que nous ne nous reverrons pas aujourd'hui. Je vous demande de vous coucher et de ne pas m'attendre...

Je m'avise à présent que c'est la première lettre que vous écrit votre fils,

Alexandre.

Dona Ricardina Pimentel lut, le cœur battant, la lettre de son fils. Elle s'habilla pauvrement, en toute hâte, ferma la porte, et paya un galicien pour qu'il lui dît où se trouvait la rue São Francisco.

C'était à la tombée du jour.

Elle entra dans la cour. Le portier apparut à la porte d'une loge de plain-pied, et lui dit, l'air maussade :

– Que voulez-vous, Madame ?

– Parler à Madame la Vicomtesse.

– Elle est en train de dîner.

– Peu importe. Allez lui dire que c'est la personne à qui elle a écrit aujourd'hui.

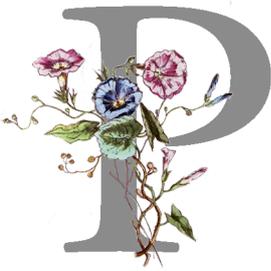
– Ah ! s'exclama le domestique, dont le larynx avait subi une étonnante transformation. Veuillez avoir l'obligeance de monter.

Dona Ricardina resta dans la salle d'attente.

Au bout de quelques instants, elle fut conduite à un autre salon où deux domestiques allumaient les bougies de deux chandeliers.

Le vicomtesse entra, en faisant rugir sa longue traîne de soie.

LA PETITE-FILLE DE L'ABBÉ D'ESPINHO.



REMIÈRE ÉMOTION DE LA VICOMTESSE : la mère d'Alexandre Pimentel était une femme encore belle, malgré quelques cheveux blanchissants, point rares à trente ans.

Ricardina en avait quarante. C'était une beauté que n'avait pu altérer le malheur.

Matilde s'attendait à une petite vieille vermoulue de soixante-dix ans.

Autre surprise : la mère de l'écrivain, même vêtue d'une humble étoffe commune, l'accueillit avec un air si noble, et des manières si délicates, qu'elle ne se distinguait pas des marquises qu'elle connaissait.

– Je me suis peut-être montrée indiscrete en vous imposant un tel dérangement... bredouilla la fidalga, tandis que Ricardina la regardait en face, en exprimant sa joie intérieure. Veuillez vous asseoir, je vous demande d'excuser mon émoi.

– Il nous faudra nous excuser l'une à l'autre, dit Ricardina d'une voix tremblante. Si l'une d'entre nous doit être émue, c'est moi...

Elle ne put retenir ses larmes parce que Matilde était le portrait d'Eugénia Pimentel.

– Pourquoi pleurez-vous, Madame ? fit la vicomtesse, attendrie, en lui prenant les mains.

– J'ai connu une dame, Votre Excellence, qui était votre... votre portrait. Cela m'a fait beaucoup de peine, parce qu'elle est morte à présent... Elle s'appelait Eugénia.

– Comment ? Eugénia !... Ma mère s'appelait Eugénia, elle aussi.

– Mon amie était votre mère, Madame, affirma Ricardina.

– Vous avez connu ma mère ?! dit Matilde.

– Comme on connaît une sœur. Nous avons été si liées... que si nous ne rencontrerions aujourd'hui, nous pourrions à peine parler tant nous pleurerions.

– Mais où avez-vous connu ma mère ?! Elle n'est jamais sortie de la Beira !...

– Je le sais bien, Madame. Elle a quitté l'abbaye d'Espinho, où elle était née, pour la maison des Pimentel de la Reboiça, où elle est morte.

– Jésus ! Comment savez-vous cela, Madame ? !... N'êtes-vous pas arrivée du Brésil avec votre fils ?

– Oui, Madame.

– Où avez-vous donc connu ma mère ?

– Chez votre père et chez son mari.

– Quand ? Je ne vous ai jamais vue...

– Bien sûr que vous ne m'avez jamais vue. Vous êtes née après.

– Mais qui êtes-vous, Madame ! Pour le divin amour de Dieu, ne me laissez pas plus longtemps dans cette angoisse...

– J'ai, moi aussi, besoin de m'en libérer... Il faut que je vous embrasse... Il me faut serrer contre mon cœur la fille... de ma sœur Eugénia.

Là-dessus, elle l'attira contre elle dans un élan passionné, et la couvrit de baisers fiévreux, en criant :

– Matilde, c'est moi, ta tante Ricardina.

La vicomtesse se laissait embrasser, sans comprendre ces paroles, pourtant fort claires.

Elle avait pourtant entendu dire "Ricardina", et sa mère lui avait raconté autrefois à maintes reprises qu'une malheureuse sœur qu'elle avait eue était morte au Brésil, parce qu'il n'y avait eu aucune nouvelle d'elle.

Ricardina et le Brésil, c'étaient des réminiscence qui dissipèrent la confusion et la perplexité de son esprit.

Elle établit instantanément des rapports entre ces mots, et quoi qu'elle ne trouvât d'elle-même quoi dire, les spasmes dont elle était prise dans les bras de Ricardina, trahissaient ses doutes, ou peut-être son incrédulité. Quoi qu'il en fût, ce silence léthargique la mère d'Alexandre, ou, pire encore, la fugitive amante de Bernardo Moniz, pouvait l'interpréter fautivement comme un signe de la gêne que lui inspirait de telles retrouvailles. Injustement blessée par cette impression, Dona Ricardina, subitement refroidie de son élan impétueux de joie, et de saudade peut-être, dit :

– Pardonnez à mon cœur ces épanchements. Vous ne ressentirez aucun honte, Madame la Vicomtesse, à rencontrer la sœur de votre mère, la femme condamnée à ne point avoir d'autre famille que son fils...

Matilde, revenue déjà de sa stupéfaction, approcha de son sein la femme qui s'était reculée, et s'exclama :

– Vous êtes ma tante Ricardina ? C'est vrai ? Alexandre est mon cousin ? Mon Dieu ! Réveillez-moi de ce rêve... Dites-moi que vous êtes la sœur de ma mère qui a tant de fois pensé à la vie de sa malheureuse Ricardina.

– Si votre père était là...

– Mon père ? Dites-moi le nom de mon père... fit la vicomtesse.

La fille de Clementina sourit du doute de Matilde et dit.

– Votre père était mon cousin Luís Pimentel.

– Ah ! s'exclama la vicomtesse, comme éclairée d'un autre rayon de

lumière, votre fils est, lui aussi, un Pimentel...

– Bien sûr, puisque c'est mon fils... dit Ricardina, avec des larmes de tendresse.

– Ô Vierge du Ciel ! Quelle joie ! Quelle crainte j'éprouve de me mettre à délirer ! s'exclamait la vicomtesse, en joignant les mains, en se comprimant la tête, en faisant de grands pas sur le tapis qui les étouffait.

La sœur d'Eugénia, serrant encore sa nièce dans ses bras, lui disait que Dieu lui avait réservé, pour plus tard, des compensations des affreux chagrins, qui l'avaient tourmentée pendant vingt-deux ans.

– J'ai su, il y a longtemps, que ma sœur était vivante, poursuivit la mère d'Alexandre, je le savais, et je n'ai pu lui dire : "Ne me cherche pas, ma sœur, ne me réponds pas... mais sache que je suis vivante, et si près de toi..."

– Et pourquoi ne le lui avez-vous pas dit, ma tante ? !

– Pourquoi ?... Je vous le dirai, quand il sera temps...

– Dites-le moi tout de suite, fit sa nièce, d'une voix suppliante.

– Eh bien, soit... je ne vous dis ce qu'il est indispensable de vous dire... parce que le père de mon fils... est mort perdu de réputation...

Les sanglots l'empêchaient de parler.

– Ne me racontez pas ce malheur, ma mère me l'a raconté, dit Matilde.

– Il est mort perdu de réputation, reprit vigoureusement Ricardina, mais il n'a pas mérité ses souffrances : le père de mon fils n'a pas tué ces professeurs. Il ne les a pas tués, ma nièce, je vous le jure par la vie de mon Alexandre, et il aurait été pendu si mon père ne l'avait pas fait tuer. Que Dieu pardonne à cet homme sanguinaire !... Et pardonnez-moi, Seigneur, si vous l'avez jugé dans Votre divine sagesse... Il a été, en mourant, l'objet de tant de malédictions, qu'il ne peut léguer son patronyme à son fils, et qu'il ne sait pas, mon pauvre ange, qui était son père... Comment pouvais-je écrire, moi, à ma sœur, sans que mon fils finisse par connaître sa mystérieuse origine ? Quelle excuse lui donner de mon silence ? Comment lui dire : "Sache qui est ton père, mais ne le dis pas, parce que la société te fera sentir le poids du mépris qui pèse sur la mémoire de ton père." Voilà, ma nièce, la raison pour laquelle je n'ai pas écrit à ma sœur qui a tant pleuré sur ma dernière heure à moi, l'infortunée, qui me mourais de tant d'angoisses, privée de tout soutien ; mais pourquoi me plaindre, mon Dieu ?! Quelle sainte m'a envoyée le Seigneur ! Je lui dois les études de mon fils, qui est né dans ses bras... Si elle n'avait pas été là, qui aurait découvert la grande âme de mon fils, et le talent que lui donne la certitude de gagner son pain de tous les jours !

La vicomtesse l'interrompit brutalement, en s'exclamant :

– Où est mon cousin ?

– Dans on bureau, à la rédaction de son journal.

– Si nous allions l'y trouver, ma tante ? répondit-elle, rayonnante

d'allégresse.

– Quelle surprise, mon Dieu, dit la mère avec de l'inquiétude dans sa joie.

– Qu'attendons-nous pour y aller ? Comment cela va-t-il se passer ? Qu'en pensez-vous ? Nous allons nous mettre d'accord.

Elle appuya sur le bouton d'une sonnette, et dit à sa femme de chambre de faire immédiatement atteler les chevaux à sa calèche.

Puis, se tournant vers sa tante, elle reprit :

– Savez-vous que vous êtes ici chez vous ? Que vous n'allez jamais revenir rue des Calafates ? Que je vais donner des ordres pour qu'on vous arrange vos chambres ? Écoutez, la vôtre est prête, c'est la mienne. Tant que nous ne nous serons pas parlé quinze jours et quinze nuits, je ne vous laisserai pas dormir, ni sortir de ma chambre.

Dona Ricardina la coupa :

– Mais, écoutez-moi, ma fille ! Comment vais-je expliquer à mon Alexandre cette rencontre ? Il va me demander si j'ignorais que j'avais une sœur... il va me demander comment j'ai pu lui mentir en lui disant que j'étais de Lisbonne... Jésus !...

– Je n'en sais rien, je ne veux rien savoir là-dessus, rétorqua la veuve. Dites-lui la vérité, et ne lui cachez que ce qu'il faudra lui cacher... Ne lui dites pas le nom de son père... Ça ne vous va pas ?

– Vous ne savez pas, ma nièce à quel point la caractère de mon fils est singulier... Perdrai-je une partie de son amour pour lui avoir menti ?

– Comme si ça pouvait arriver, tante Ricardina !... Je suis folle, poursuivit la vicomtesse en lâchant la bride à ses idées. Je suis folle ! *Ma tante* !... Et si jolie encore !... Elle me le disait bien, ma mère : "Si tu voyais ta tante Ricardina, tu verrais la plus belle la femme du monde." Et après tant de chagrins, être comme ça, vous ne faites pas plus de trente ans !... Quel âge a mon cousin ?

– Vingt-deux ans, ma chère Matilde.

– Quel plaisir vous me faites ! exulta la veuve en embrassant frénétiquement sa tante. Écoutez : vous en m'avez pas encore dit *tu*... Ainsi donc, mon cousin Alexandre a vingt-deux ans.

– Vingt-deux.

– Et moi vingt et quelques mois. C'est comme ça, ma tante ! Et déjà veuve... Ne vous semble-t-il pas que j'ai trente ans ?

– Non, enfant !...

– Imaginez combien j'ai souffert depuis que l'on m'a sacrifiée... Je suis riche. C'est pour ça que l'on m'a mariée... Qu'est-il arrivé ? J'ai perdu l'amour de mon père, parce que j'ai été la première à abhorrer le despotisme, la violence avec laquelle il m'a repoussée. Après...

– La calèche est prête, vint lui dire sa bonne.

– Allons-y, allons-y ! Ah !... Attendez...

Et rappelant sa bonne, elle ajouta :

– Allez chercher ma veste de velours noir pour ma tante : il fait froid.

– Pour qui, Madame la Vicomtesse ?

– Pour ma tante Ricardina : c'est cette dame... Et vite.

La vicomtesse, en vérité, avait l'air d'une petite folle de dix ans, incapable de refréner ses accès de joie enfantine. En attendant que sa bonne arrivât avec sa veste, elle donna des baisers à sa tante, voulut la soulever dans ses bras, lui caressa les cheveux, s'assit sur ses genoux, souffla dans ses mains pour les lui réchauffer, lui baisa les paupières.

– La bonheur peut-il rendre folles les personnes qui ont résisté au malheur, ma tante ? demandait-elle en descendant dans la cour où les juments frisonnes grattèrent le pavé d'impatience.

– Où est ce bureau ? demanda la vicomtesse.

– Je ne sais pas... dit sa tante.

– Nous demanderons là-bas, au Chiado.

L'on racontait, le surlendemain au *Marrare* que la vicomtesse de Gandarela avait envoyé de la portière de sa calèche, par son valet de pied, un mot au journaliste Alexandre Pimentel, lequel sortit aussitôt du bureau de la rédaction, et, après s'être absenté un court instant, revint s'asseoir à sa table, où il acheva un article contestant violemment l'authenticité des cours de Lamego.

Cette affaire n'aurait guère dû attirer l'attention dans une cité où fourmillent les dames qui versent leur miel dans la bouche des orateurs parlementaires, et inspirent les têtes émoussées d'astucieux Girardin.

Personne ne pensa que l'aimable vicomtesse de Gandarela avait pu rejoindre une tribu politique réfractaire aux idées du journaliste, et se hasarder, au risque de perdre sa réputation, à investir aussi directement le penseur le plus puissant de l'opposition. Les critiques étaient plus vraisemblables.

La principale rumeur soutenait que l'*excentrique* Alexandre était parvenu à tourner la tête de la vicomtesse, en la poussant — démarche aussi audacieuse qu'inconvenante — à s'en aller, la nuit, le chercher au bureau de son journal.

Il y avait vraiment là de quoi en être effaré. On est toujours effaré dans des circonstances analogues — il y en a des milliers, et il ne manque pas de gens qui parlent encore d'originaux, bien qu'il y en ait des dizaines dans leur paroisse, dans leur rue, je ne dirai pas des dizaines chez eux, parce que ce serait exagéré : il suffit d'un ou deux pour ne pas démentir l'originalité de ceux qui viendront.

Vous serez vous aussi effaré, cher lecteur, mais par d'autres merveilles.

Le laquais galonné de la vicomtesse de Gandarela entra dans le bureau, où le journaliste rédigeait un article que l'imprimeur envoyait par fragments à l'atelier. Il demanda Monsieur Pimentel.

– C'est pour quoi ? demanda Alexandre, sans voir la personne qui avait prononcé son nom.

– Votre mère est là, Monsieur, et vous demande.

Le journaliste se leva aussitôt, effrayé que sa mère fût sortie de chez elle à cette heure. C'est alors qu'il vit le laquais.

– Qui est venu avec ma mère ? demanda-t-il en sortant sans chapeau, sans prêter la moindre attention au caractère héraldique du porteur.

Il descendit précipitamment dans la cour et vit les lanternes allumées d'une voiture arrêtée au seuil de la porte. Il fixa son regard sur deux silhouettes mal éclairées et s'approcha de la portière, sans plus d'expression que de grands yeux ébahis, et une mâchoire inférieure un rien tombante, dans cette stupide mimique d'étonnement à laquelle se livrent les âmes les plus distinguées et les plus imperturbables.

– Es-tu incapable de reconnaître ta mère dans un si riche attelage ? demanda Dona Ricardina. Tu es tellement étourdi que tu ne salues même pas cette dame.

– Excusez-moi, Votre Excellence... Je...

La vicomtesse lui tendit la main, et murmura :

– Entre cousins, l'on peut pardonner de telles inadvertances.

Alexandre ne la comprit pas, et ne prit pas cette main tendue, il ne vit rien qu'il pût démêler, si ce n'est que sa mère se trouvait dans cette voiture avec la veuve de la rue São Francisco.

– Alexandre ! l'admonesta sa mère, ne vois-tu pas ta cousine qui te tend la main ?!

– Ma cousine ?! dit l'écrivain. N'êtes-vous pas, Madame, la Vicomtesse de...

– Je suis Matilde Pimentel, la nièce de Dona Ricardina, et la cousine d'Alexandre. Je vous prie, mon cousin d'entrer dans cette voiture, votre mère dissipera vos doutes sur ces liens de parenté...

Alexandre serra la main de la Vicomtesse, et reprenant son calme naturel, il dit :

– Je ne puis obéir sur-le-champ, parce que j'ai des obligations auxquelles je ne puis me soustraire qui vont me retenir encore une heure, mais je viendrai demain vous demander, Madame, de...

Matilde le coupa :

– Demain ?! Aujourd'hui. La maison de ma tante Ricardina se trouve rue São Francisco. Si vous voulez que j'envoie chercher des livres ou des papiers rue des Calafates, dites-le-moi, mon cousin ; en sortant d'ici, il vous faudra gagner la maison de votre mère.

– Madame, répondit Alexandre, je crois que je suis parfaitement réveillé ; mais je ne sais, malgré tout, les visions dramatiques que me prépare cette surprise ! Quoi qu'il en soit, l'impatience de connaître la nature de cet événement dans ma vie me pousse à venir vous demander, Madame, ainsi qu'à ma mère, une explication, et la permission de venir aujourd'hui même l'entendre, vu que, Madame...

– Bien, fit la vicomtesse, en le coupant. Nous rentrons chez nous ; la voiture viendra vous prendre d'ici trois quarts d'heure, du moment que nous ne pouvons vous arracher à vos amours journalistiques. Au revoir, mon cousin.

– Madame...

– Et il ne m'appelle pas cousine, cet orgueilleux, se plaignit gracieusement la vicomtesse à Dona Ricardina .

– Ma cousine, ou ma sœur, vu que vous avez, Madame, si aimablement assis ma pauvre mère à vos côtés, dit Alexandre en lui baisant la main.

– Au revoir, fit Matilde, émue.

– À tout à l'heure, mon enfant... dit sa mère.

La voiture fila d'un trait, avec un bruit strident.

Alexandre demeura quelques instants stupéfait, appuyé au battant d'une porte. Et puis...

Voici ce qui est effarant ! Et puis, il monta, s'assit à sa table et continua sa réfutation des cours mythologiques de Lamego par une période, qui commençait de la sorte : "Le droit Wisigoth et le droit canonique, en vigueur au Portugal, s'accordaient à concéder aux femmes la succession à la couronne, comme on peut le déduire clairement du chroniqueur Irinésio, à la fin de son Histoire de Compostelle, Vol. 20 de *Hesp. Sagrada*. En conséquence : il est improbable et absurde que Dom Afonso Henriques ait demandé aux barons réunis à Lamego si les femmes devaient succéder à la couronne. Sinon, pourquoi aurait-on appelé *régnante* et non *régente* Dona Teresa, veuve du comte Dom Henrique ?..." etc.

Suivaient d'autres vieilleries épaisses et graisseuses ! Et ceci à vingt-deux ans, à l'heure où descendaient sur lui, d'on ne sait quelles sphères, les nuages irisés d'une cousine titrée, d'une vicomtesse, suivant la nomenclature terrestre, une reine pour séraphins et Puissances célestes, si la dynastie des dieux pouvait être usurpée !...



LE CŒUR N'OBÉIT PAS AUX LOIS WISIGOTHES



LE LENDEMAIN, À L'AUBE, après quatre heures de discussions entre les deux dames et Alexandre, le fils de Bernardo Moniz savait le nom de son père et l'histoire de Ricardina dans les moindres détails, à partir de ses dix-huit ans. L'amertume d'avoir été inutilement trompé par sa mère était grande, et jusqu'à un certain point, normale, son respect filial l'engagea cependant à considérer que les craintes de Ricardina étaient justifiées, s'agissant de l'opprobre auquel s'exposerait, devant la société, le fils d'un présumé assassin de deux professeurs de Coïmbra. Selon Alexandre, l'assurance que sa mère lui avait donnée de l'innocence de Bernardo Moniz n'était, ni juridiquement, ni rationnellement, bien établie. À son avis, la faute de ceux qui n'avaient pas souillé leurs mains de sang dans ce carnage était moindre, sans laisser d'être grave. La mémoire de son père, disait-il au bout de quelques jours, était définitivement entachée, parce qu'il ne pouvait la blanchir. Et cela l'affectait profondément de le dire, après avoir pris connaissance des opinions les plus répandues, des procès encore en cours, et des explications impartiales des contemporains.

Les premiers temps de ces profonds changements dans leur existence, les deux familles la passèrent dans l'intimité tantôt douce, tantôt amère, des révélations mutuelles. La vicomtesse racontait à sa tante des choses qu'elle ignorait, sur la fin de son grand-père, le doyen, dont Ricardina avait appris dans une gazette la mort à Rome. Elle l'avait lu dans un périodique brésilien. Elle racontait les angoisses de sa mère à la fin de sa vie, la séparation brutale, provoquée par les bruits infamants qui couraient sur sa grand-mère. Ricardina peignait, d'une façon d'autant plus poignante qu'elle sanglotait, la mort de sa mère au couvent des Chagas, et demandait à Dieu d'améliorer les conditions d'un monde inexorable qui ne pardonnait pas aux malheureuses, rachetées par leur contrition et les chagrins résultant des fautes de leur jeunesse.

Il y eut ensuite des jours heureux, le soleil de Dieu donnait en plein, sans aucune ombre de mal humain, sur le sein de ces trois personnes qui se croyaient réunies pour une longue vie et un bonheur durable.

Matilde aimait son cousin avec une telle quiétude en son âme, et une telle assurance dans son être intime, que le fait de l'avoir pour époux n'était plus une condition de bonheur suprême. Elle sentait dans son cœur qu'il était son fiancé ; pour toute la maisonnée, il était le conseiller, le guide, le frère, l'âme radieuse qui illuminait tout, il sublimait, l'espace de quelques heures fugitives de bonheur domestique, les jours et les nuits de la veuve, si semblables, si ternes avant de rencontrer une seconde mère, et, en lui, son premier amour.

Quand elle lui demanda un sacrifice, comme qui demande un service sans importance — un sacrifice tel que renoncer à être écrivain politique — Alexandre fit ses adieux à ses collègues, et pour se consoler, il se disait : "Mon intention, c'était de me rendre utile en échange du pain que l'on me donnait. Et je devrais, sans avoir besoin de gagner ma vie, continuer à écrire ? Je le devrais, si ma vanité me faisait croire que la presse politique réforme les politiques. Le Portugal est un pays où l'on ne comprend et ne laisse prospérer que les idées de la *Besta Esfolada**. Tout ce qui n'y répond pas tombe sur un sol rocailleux. Personne ne lit Silvestre Pinheiro Ferreira, et l'on demande encore la *Defesa de Portugal* du père Alvíto Buela."

Excès de ses vingt-deux ans, dont toutes les illusions s'étaient éteintes, non pas à la suite d'expériences éprouvantes, mais à force de tourner autour des lois wisigothes, et de revenir neuf siècles en arrière, de sorte que, émergeant à peine des ténèbres du passé, il était incapable de décocher ses flèches sur le sol de l'avenir, visible pour tout homme né en ce siècle, du notable qui fabrique le député, au Roi, que Dieu le protège.

L'ancien journaliste présenta un jour à sa cousine un document, où, dans un procès avec des débiteurs de son défunt mari, elle prenait, pour traiter ses affaires, le bachelier Alexandre Pimentel.

— Vous vous instituez donc mon avocat ? demanda-t-elle. Mon avocat, c'était...

— C'était un autre, répondit-il ; mais, aujourd'hui, si vous me le permettez, c'est moi. Laissez-moi jouer un rôle dans cette maison. Comment manifester ma reconnaissance pour la générosité dont on fait preuve à mon égard ? Que voulez-vous en outre, cousine, que je fasse de mon temps ?

— Écrivez votre livre, mais ne vous présentez pas comme l'avocat de votre cousine, ça manque de distinction.

Il répondit, les yeux embués de larmes :

— Je ne saurais, cousine Matilde, entreprendre une démarche qui ne

* La *Besta Esfolada* ('Bête Écorchée', peut-être un jeu de mots avec un homonyme signifiant l'arbalète) est un journal satirique miguéliste, on ne peut plus réactionnaire. (NDT)

soit pas digne de moi. Laissez-moi juger de ce qui est conforme à ma dignité.

La vicomtesse ne signa pas la procuration.

Alexandre sourit, et dit :

– C'est bien, faites-en rédiger une autre.

Matilde alla voir sa tante, et elles eurent une longue conversation, à la suite de laquelle Ricardina l'embrassa éperdument avec des cris de joie, sans ménager ses larmes.

Après quoi, ce fut la mère qui se rendit au cabinet d'Alexandre, et lui dit sans préambule :

– Je viens te dire, mon fils que... j'ai pris la décision de te marier.

– Oh !... Vous l'avez donc décidé... ma mère... dit Alexandre, en souriant.

– J'ai pris cette décision en comptant sur ton accord, parce que le mien va de soi. Matilde sait que tu l'aimes ; et je sais que tu l'aimes. Me trompé-je ?

– J'aime vraiment ma cousine, répondit Alexandre. Vous ne vous êtes pas trompée en ce qui me concerne. Je pense également que ma cousine me juge digne de son estime...

– Et de son âme.

Alexandre réfléchit deux minutes, et dit :

– J'aurais besoin de vous poser je ne sais combien de questions, ma mère, pour que ma cousine y réponde... Elles se résument à une seule : demandez à notre amie si elle est sûre que, si elle était pauvre, elle serait plus heureuse, en ce moment précis, en m'entendant lui dire, pour la première fois, que je l'aime, et que je remercie et que je baise la main qu'elle m'offre.

– Je vais vous répondre, dit la vicomtesse en entrant dans le cabinet, je crois autant à votre amour qu'à votre orgueil. J'ai eu l'occasion de le mesurer...

– De l'orgueil ?! fit Alexandre en la coupant. Voulez-vous dire la *fierté d'un pauvre*, la plus dérisoire, sinon la plus méprisable des vanités ? En quoi me suis-je montré orgueilleux ?

– Je l'ignore... C'est à votre mémoire de vous le dire, cousin... Je n'en ai eu aucun... Vous m'aimiez quand vous étiez pauvre, Alexandre ? Je vous ai aimé, moi aussi, quand je connaissais votre vie laborieuse et honnête, sans connaître le nom de votre père ou de votre mère. Qu'importe ? Mais écoutez, mon cousin, ce que j'éprouvais, cela venait de moi, ce n'était pas un élan inspiré par la vertu... C'est Dieu qui m'a guidée, et donné le courage d'écrire à votre mère. Si Alexandre avait été un autre homme, peut-être, perdue de réputation dans le monde, je le serais face à ma conscience. Mais ce que j'ai fait, si je n'avais obéi à un heureux pressentiment, serait-ce un effet de mon caractère ? Non, mon cousin. Il ne faut ni me louer ni me condamner. Je vous le demande.

L'auteur de la *Jurisprudence Hispanique* accorda quelques vacances à son cœur, et envoya promener la science des Bártolo et Cuvarrubia, en serrant dans ses bras sa cousine avec la tendresse virginale dont ne peut se vanter au jour d'aujourd'hui aucun damoiseau de vingt-deux ans. Dona Ricardina pleurait de joie. Les joues de Matilde étaient cramoisies tandis que le rire de ses yeux montrait bien que, parfois, l'allégresse et le feu de la passion, si l'on se fonde sur la couleur, passent à tort pour de la pudeur.

Il y a peu à dire — et ce serait inutile — de ce qui s'est passé entre cette étreinte et les noces.

Celle qui dit tout, en cette année 1852, c'est la crème de la société, à Lisbonne, où il est admis que personne ne se mêle de la vie d'autrui. Eh bien, les gens les moins portés à faire des raisonnements sur la parenté de l'homme de lettres avec la vicomtesse, s'entendirent pour juger inutiles et hypocrites ces faux semblants. S'ils voulaient s'aimer, se marier et dilapider le patrimoine, ils n'avaient pas besoin de se prétendre cousins. Cousins, quand tout le monde savait que la mère de l'écrivain louait des combles, rue des Calafates, et que lui, un certain Pimentel, était incapable de dire le nom de son père.

Les esprits *badins*, affirmés en trente ans de quolibets et de brocards, se demandaient si l'assommant éplucheur de conciles et de *sénatus-consultes* contraindrait son épouse à digérer les leçons de droit suève, et les canons de São Frutuoso et de São Martinho de Dume. D'autres racontaient qu'au huitième jour de son mariage, s'étant rendu compte que son mari quittait la chambre conjugale en pleine nuit, la vicomtesse était sortie derrière lui, brûlante de jalousie, et l'avait surpris en caleçon et robe de chambre en train de lire le *De statu imperii germanici* de Pufendorf.

Jusqu'à un certain point, cette malicieuse satire touchait son but, parce qu'Alexandre Pimentel continuait à étudier, et que son épouse prenait plaisir à s'incliner sur le rebord à claire-voie de son bureau, et restait là des heures à le regarder écrire, en lançant de temps à autre des plaisanteries qui le faisant rire des hommes qui l'avaient rempli de savoir et de poussière.



LE RAPATRIÉ



L'ANNONCE SUIVANTE fut publiée dans les journaux de Lisbonne :

Le jurisconsulte qui s'estimera capable de collaborer avec un autre qui se propose d'écrire L'Histoire de la Législation dans la Péninsule Hispanique, est invité à se présenter au 6 de la rue São Francisco, à la résidence d'Alexandre Pimentel. L'on offre une rémunération répondant à son travail.

Cette annonce fit rire.

– Il n'est rien de plus pédant ! — Le savant qui invite des potards à confectionner une médecine que les pharmacies brûlent de posséder ! — L'argent du vicomte de Gandarela, le plus authentique baudet que Lisbonne ait vu, converti en ouvrages savants sur le droit des Ostrogoths ! Il en rue dans son tombeau, le squelette indigné du vicomte.

Telles étaient les boutades lancées au *Marrare*, un rien plus salées que l'esprit rongé par le salpêtre des savants qui n'ont pas subi la mauvaise influence des estaminets.

Le premier homme qui répondit à cette invitation était un homme aux cheveux blancs, dont les traits attestaient une jeunesse aimable, de bonne mine, modestement vêtu.

L'annonceur le reçut affablement, et après l'avoir délicatement sondé, il en déduisit que le candidat était bachelier en Droit, et avait exercé le métier d'avocat dans les colonies portugaises en Afrique de 1829 à 1851, l'année où il était rentré au Portugal.

Alexandre lui expliqua son plan de travail. Les remarques de son interlocuteur annonçaient au jeune homme qu'il n'était pas novice sur des matières peu explorées du barreau.

– Où avez-vous fait vos lectures ? demanda Alexandre.

– Dans la bibliothèque monacale de Luanda.

– Vous vous êtes sans doute installé à Luanda, après être parti, en 1828 ?

– Oui, Monsieur.

- Et vous n'avez pas voulu revenir dès que la liberté a été rétablie ?
 - Par inertie, indifférence, à cause de l'absence de perspectives. Je suis rentré il y a un an, parce que mon état, sous ce climat, m'empêchait d'exercer ma profession.
 - Je n'ai pas encore eu le plaisir d'apprendre votre nom, Monsieur...
 - Paulo de Campos.
 - Où habitez-vous ?
 - Dans un hôtel particulier, au troisième étage du 52 de la rue Augusta.
 - Quand voulez-vous commencer à travailler avec moi, Monsieur Campos.
 - Quand vous m'en donnerez l'ordre, Monsieur.
 - Disons demain, si cela ne vous dérange pas. De neuf heures du matin à midi et, si vous en tombez d'accord, nous consacrerons une partie de la soirée à approfondir des sujets répondant à notre projet. Permettez-moi, Monsieur, de vous dire que j'estime votre concours à cent mille réis par mois.
 - C'est une rémunération plus que généreuse.
 - À demain, Monsieur Paulo de Campos.
- L'avocat d'outremer sortit allègrement, et s'en fut à son hôtel, où l'attendait un vieillard qui faisait de soixante-huit à soixante-dix ans.
- Félicite-moi, Norberto, dit Bernardo Moniz.
 - Ça s'est arrangé ? s'exclama Calvo, jovial.
 - Mieux que je ne pensais... Cent mille réis par mois ! Tu vois, tout cet argent qui nous arrive, Dieu a dû nous prendre en pitié !... Tu n'as plus besoin de vendre ton diamant, tu entends ? Garde-le pour tes neveux. Le mois prochain, nous aurons assez d'argent pour que tu ailles voir à la Beira de quoi a l'air tout ce monde. Chez moi, je sais qu'il ne reste personne, et que mon frère aîné a vendu le peu de terres qui lui restait à ses deux frères qui vivent au Brésil. J'ai rencontré par hasard quelqu'un qui me l'a dit.
 - Mais que restera-t-il comme richesses dans les ruines de la maison ? fit observer Norberto.
 - Sur les ruines de notre maison, mes frères ont fait édifier un petit palais. À qui demander les bahuts de mon père ?! Persuade-toi, mon ami, que ton Bernardo vit seulement dans ton âme ; que pour le reste il est mort. Ne me parle pas de richesses... Dis-moi juste de trouver un moyen de gagner mon pain et le tien. À quoi cela me servirait-il aujourd'hui d'être riche ? Je suis vieux, sans nom, sans parents, sans amis... La mort ne veut pas de moi...
 - Que le diable l'emporte ! Si je ne vous arrachais pas à Luanda, vous y lâchiez la rampe avec trente millions de... Ça, c'est un pays où l'on peut vivre ! Vous n'êtes pas allés vous promener sur ces places ? Vous êtes toujours fourrés dans les cimetières pour voir si vous trouverez la tombe de Dona Ricardina, parce qu'un proscrit de Midões vous a dit en Angola

que les Pimentel l'avaient envoyée à Lisbonne ! Que Dieu vous garde, Monsieur ! Vous avez tellement pleuré il y a vingt-quatre ans, et vous ne cesserez de pleurer ! Je suis encore là, moi...

– Tu es là, toi aussi, les larmes aux yeux...

– Que voulez-vous ?... Je l'aimais tant, cette petite !... Si Dieu existait, elle ne serait pas morte comme ça... La religion, là, c'est autre chose, Monsieur. Si je savais lire, ajouta-t-il avec une rage blasphématoire, j'écrirais qu'il n'y a ni Dieu, ni Ciel, ni Enfer...

– Ne dis pas de sottises, Norberto, dit Bernardo. Ne vois-tu pas que c'est un signe évident de la Providence, que j'aie trouvé un travail, au moment précis où je craignais de tomber dans l'indigence ?

– C'est vrai... mais comme dit le proverbe, pardonnez-moi, Monsieur, *un âne mort*... oui... C'est après la mort de la fidalga, de vos frères, de votre père, après avoir trimé tant d'année que vous trouvez... et qu'est-ce que vous trouvez?... Du travail. C'est un grand bonheur, il n'y a aucun doute ! Si vous trouviez de l'argent, sans travailler, ce serait déjà ça... Et les gredins, qui mènent joyeuse vie, sans travailler, ont-ils un autre Dieu ? S'ils l'ont, le nôtre n'est pas meilleur, je vous le dis !...

– Voilà de l'impiété, mon sergent !... Cela ne convient pas à la barbe que tu portes ! Contente-toi de manger et de boire et ne te fâche pas. Laisse rouler le monde sous le pied de Dieu, il est parfait. Et s'il n'est pas parfait, Celui qui l'a fait comme ça, peut l'améliorer quand il voudra...

– Qu'il le fasse, alors ! C'est ça qui me met hors de moi. Qu'est-ce qu'il attend, Dieu ? N'aurez-vous pas la bonté de me le dire ?

– Fais venir le dîner, Norberto ; ton impiété vient de ta faim, je crois.

Le lendemain, Paulo de Campos se fit annoncer au mari de la vicomtesse de Gandarela. Il fut introduit dans une bibliothèque spacieuse, où Alexandre entra peu après.

Ils s'entretenirent longuement sur différents sujets. L'homme de lettres montra l'ensemble de ses travaux déjà faits, et les longues notes indiquant l'ampleur de ce qui restait à mettre en chantier.

Paulo de Campos lui demanda, émerveillé :

– Quel âge avez-vous, Monsieur ?

– Vingt-deux ans et quelques mois.

– Quand avez-vous terminé vos études ?

– En 1850.

– Vous avez dû travailler énormément ! Je trouve vraiment précoce votre penchant pour des études si sévères ! C'est à croire que l'Université actuelle encourage les sciences plus franchement, où les plus appliqués allaient rarement au-delà des horizons limités de leurs abrégés.

– À quel moment avez-vous étudié à l'Université, Monsieur ? demanda Alexandre.

– De 23 à 28...

L'écrivain lui coupa la parole, il était captivé :

– 1828 ? Vous étiez de la même génération que ces malheureux qui ont tué deux professeurs ?

– Oui, Monsieur...

– Vous en avez connu quelques-uns ?

– Presque tous.

– Vous rappelez-vous leur nom ?

– Peut-être... J'ai connu Réis, Mansilha, Couceiro, Matos, Carneiro, et d'autres...

– Je vois que vous vous souvenez de ceux qui ont été pendus ; mais certains s'en sont sortis.

– C'est ce que j'ai entendu dire.

– Parmi ceux qui ont pris la fuite, avez-vous connu Moniz ?

– Oui, Monsieur.

Le visage de Paulo de Campos ne laissa pas transpirer les mouvements de son cœur.

– L'avez-vous connu ? Avez-vous entretenu quelque relation avec lui ?

– Il me semble... Il est vivant ?

– Non. On l'a tué, mais pour d'autres raisons, à ce qu'on raconte. Veuillez me dire : n'avez-vous jamais pensé, Monsieur, à la possibilité de réhabiliter la mémoire de ces malheureux fous ?

– Je pense que la plus belle aumône que l'on puisse faire à leur mémoire, c'est de les oublier. Auriez-vous là-dessus un autre sentiment, Monsieur, ou auriez-vous quelque intérêt à les réhabiliter ? Seriez-vous, par hasard, le parent de l'un d'eux ?

– Pas du tout, je n'y ai pas pensé, j'éprouve juste de la compassion pour ces hommes-là, qui ont connu un sort si lamentable à la fleur de leur vie ! Ils sont morts pour la restauration de la liberté, sans que sa bannière les prenne en pitié et se baisse pour défendre leurs cendres !... Cela me semble atroce !...

– Ce qui prouve, monsieur, que vous êtes un ange au sein de cette société, qui, à mon avis, n'a jamais pardonné et ne pardonnera jamais aux jeunes écervelés qui ont fait de leurs épées des couteaux de sicaires !... La liberté ne peut absoudre des bourreaux...

– Mais j'ai entendu dire que certains ne méritaient pas leur supplice...

– Ceux qui ont été pendus ?

– Oui.

– Je ne pense pas. Mais je ne crois pas que tous les fugitifs aient dû se laver les mains souillées de sang.

Alexandre retint une question qui pouvait en amener d'autres, dangereuses. Ils changèrent de sujet et se quittèrent pour se retrouver le soir.

Ils poursuivirent leurs recherches durant quinze jours.

Alexandre trouvait en son collaborateur une intelligence capable de l'aider, et, de plus, un ami sympathique.

Le seizième jour, Paulo de Campos n'arriva pas à l'heure, mais envoya Norberto Calvo avec une lettre où il s'excusait, invoquant une douleur au foie, qui l'empêchait de sortir.

Alexandre Pimentel s'en alla aussitôt le voir.

Le malade était assis sur son lit, quand son ami entra, amené par un vieillard avec une longue barbe.

XXVII

LE PORTRAIT DE RICARDINA



ALEXANDRE s'approcha de sa couche.

– Je ne viens pas simplement vous voir, lui dit-il, je viens vous prier de me laisser vous servir d'infirmier dans la maison de ma femme. C'est elle qui vous le demande, ainsi que ma mère.

– Je n'ai pas eu l'honneur de baiser les mains de ces dames ; mais j'irai les remercier d'un tel privilège dès que je le pourrai. Cette maladie est passagère. Elle dure d'habitude trois jours. Cela cède à la quinine, tant que la mort ne viendra pas, décidée à se moquer de la quinine. Pour l'instant, il me semble que l'ennemie des infortunés coupe, loin d'ici, des têtes brûlant d'espoir, et fait des orphelins. Les inutiles, comme moi, ont la vie dure.

– Voilà qu'il recommence, avec ses sottises ! dit Norberto.

Alexandre fixa les yeux sur le vigoureux interrupteur, et dit :

– Qui est cet homme ? Votre serviteur ?

– Non, Monsieur ! C'est mon ami depuis vingt-six ans.

Alexandre considéra le septuagénaire, et dit :

– C'est exceptionnel !

– Puis-je aller à la pharmacie, Monsieur ? dit Norberto.

– Oui.

Bernardo Moniz avait la chemise déboutonnée au cou, et, sur sa poitrine, elle laissait voir une médaille d'or dont la circonférence devait couvrir la paume de sa main.

Alexandre la remarqua ; et, poussé par son affection pour son collaborateur, il dit, en pointant le doigt sur la médaille :

– Est-ce une relique de votre jeunesse ?

– Oui, je la garde, elle ornera mon cadavre. Il se peut, Monsieur, que vous assistiez à ma fin ; quand arrivera cette heure incertaine, ne permettez pas que l'on me dépouille de cette médaille. Cette demande ne pouvait pas tomber plus à propos. Ce serait de l'ingratitude que de cacher un trésor que l'on demande de défendre. Voyez, Monsieur. C'est le portrait d'une femme.

Alexandre examina la peinture sur ivoire et dit, ému :

– Elle est très belle !... Quel âge devait-elle avoir ?... On dirait une enfant !

– Elle avait seize ans, presque dix-sept.

– Elle est morte ?

– Il y a vingt-quatre ans.

– C'est une merveille ! Si un tel visage n'avait pas existé, il serait un modèle de beauté artistique. Il était portugais, le peintre ?

– Oui.

– Combien je donnerais pour rencontrer cet artiste, pour qu'il fasse un portrait aussi délicat de ma mère et de ma femme !... Auriez-vous la bonté de consentir à ce que Matilde voie ce portrait ?

– Il ne manquerait plus que non !

– Je vous le rends aujourd'hui même. Je vous promets que vous n'aurez pas le temps de le regretter.

– Autant que vous voudrez, Monsieur. Je la porte dans mon cœur.

– À tout à l'heure.

Alexandre arriva chez lui. Matilde jouait au piano. Dona Ricardina, assise sur un fauteuil, écoutait la musique triste de Bellini, les yeux sur sa nièce, et le cœur aux jours de ses dix-huit ans.

Alexandre entra dans le petit salon. La vicomtesse se leva pour lui donner un baiser, et il alla baiser la main de sa mère. Puis il s'assit, et dit, avec le sérieux le plus cocasse :

– Matilde, je t'ai beaucoup aimée, et j'ai cru que je t'aimerais toujours, car j'estimais que je ne rencontrerai pas de femme plus belle que toi. Le sort a voulu que je la trouve. Le charme est rompu. Tout cela part en fumée comme les jolis palais de l'amoureuse *Dona Branca* de Garrett. Ton règne s'achève. Je ne vais pas racheter l'empire des Sarrasins comme le prince arabe du poème ; mais je pars me jeter dans les bras de la plus belle Armide. Pour me justifier, devant le Ciel, la Terre et l'Enfer, et surtout devant toi, mon épouse infortunée, voici le portrait de ta rivale victorieuse.

Matilde, en pouffant devant cette déclamation de son mari, prit la médaille, la regarda, et s'écria :

– Elle est vraiment belle ! Il faut le reconnaître ! Qui est cette femme ?

Dona Ricardina, qui avait beaucoup ri, elle aussi, dit, de sa chaise :

– Plus belle que toi, Matilde ?

– Il n'y a pas de comparaison, ma tante... Voulez-vous la voir ?

Elle lui apporta le portrait, et se pencha pour le lui montrer sous un jour plus favorable.

Ricardina se leva d'un bond, et poussa un cri strident.

– Qu'y a-t-il ? s'écrièrent-ils tous les deux.

– Mon Dieu ! hurla Ricardina. Ce portrait... c'est le mien... c'est celui que ton père a fait de moi à Coïmbra !... C'est celui qu'il a emporté quand il m'a dit adieu pour toujours... Où l'as-tu trouvé, mon enfant ? Où se trouvait ce portrait ?

Alexandre était resté stupéfait, en regardant sa mère. Il ne répondait pas, il ne bronchait pas. Sa vie s'était arrêtée :

– Qu'as-tu, Alexandre ? fit la vicomtesse, qu'as-tu, mon ami ? Tu as perdu toutes tes couleurs !... Comment ce portrait t'est-il tombé entre les mains ?... A-t-il été mis en vente ? Qu'est-ce qui s'est passé, sinon ?

La dernière question éclaira et mit de l'ordre dans le chaos de ses idées. Il retint quelques instants sa réponse, et dit :

– Je l'ai acheté.

Quand il eut proféré cette parole, il cherchait un moyen de sauver sa mère, en lui donnant un espoir que Bernardo Moniz était vivant, un espoir qui pouvait être mensonger, la foudroyer peut-être, s'il était fondé.

– Êtes-vous vraiment sûre, ma mère, que ce portrait est le vôtre ?

– Absolument, mon fils ! Pourrais-je me tromper alors que je l'ai tenu tant de fois dans ma main ?... Comment ce portrait a-t-il pu venir échouer à Lisbonne ? Il a été arraché du cou de ton père par l'un de ses assassins...

– Je vais mener mon enquête, ma mère ; donne-moi ce portrait, Matilde.

– Non ! Achète-le au prix que tu voudras.

– Je vais le faire, ma fille ; mais il est indispensable que je l'emporte.

– Fais attention... si tu ne le ramènes pas, ça me fera de la peine.

Peu après, Alexandre entra dans la chambre de Bernardo Moniz. Norberto lui faisait prendre de la quinine dans une tisane.

Le fils de Ricardina dévisagea le malade, les yeux embués.

Bernardo remarqua la compassion qu'exprimait son regard, et dit :

– Je vois que ce portrait a suscité la pitié de ces dames, et que vous l'avez partagée, Monsieur... Ce vieil homme me disait déjà que c'était de mauvais augure que j'ôte ce portrait de mon cou...

Alexandre se pencha vers l'oreille du malade et lui dit :

– Pouvez-vous faire sortir un moment cet homme ?

– Oui, Monsieur... Laissez-nous, Norberto.

– Attendez ! s'écria Alexandre, retenant le vieillard — cet homme s'appelle-t-il Norberto Calvo ?

– Oui ; comment le savez-vous, Monsieur ?...

– Qu'il reste, alors. Et s'inclinant sur la poitrine de Bernardo, je vous le demande les mains jointes, de répondre la vérité aux questions que je vais vous poser ? N'y aura-t-il rien qui s'oppose à ce que vous me répondiez ?

– Rien.

– Vous me le jurez, Monsieur ?

– Sur mon honneur.

– Ce portrait est-il celui de Ricardina ?

– Oui... mais... Monsieur Alexandre...

– Vous appelez-vous Bernardo Moniz, Monsieur ?... N'hésitez pas, par pitié, je vous le demande. N'ayez aucun scrupule à me répondre...

– Je suis Bernardo Moniz.

– Vous l'êtes !...

– Oui, je suis Bernardo Moniz !

Alexandre l'embrassa avec enthousiasme, et s'écria.

– Qui peut être cet homme qui vous embrasse ?

– Un ami que Dieu m'a envoyé...

– Et ces larmes, donc ! Ne voyez-vous pas que je pleure, mon père !

Et il cacha sur son sein son visage sanglotant.

– Qu'a-t-il dit ?! demandait Bernardo à Norberto, étouffant, haletant d'angoisse.

Le vieil homme fut incapable de rendre compte de ce qu'il entendait, et comprenait. Il se rapprocha, et murmura :

– Moi... il me semble que je l'ai entendu dire...

Alexandre Pimentel leva la tête, prit les mains de son père, les baisa, les caressa et répéta :

– Je suis votre fils. Je suis le fils de Ricardina. Je suis né alors que ma mère vous croyait mort. Ma mère est vivante.

Bernardo et Norberto se mirent à hurler en même temps en serrant tous les deux Alexandre dans leurs bras.

– Ricardina est vivante ! s'exclama Moniz. Ricardina est vivante !...

– C'est son fils qui vous le dit !...

– J'en perds la raison !... Laissez-moi vivre, mon Dieu ! Laissez-moi la voir, Vierge du Ciel !... criait Bernardo en agitant les bras, soutenu par son fils qui ne le laissait pas quitter son lit.

Tout à coup, après s'être violemment débattu, il fut pris d'une convulsion, puis de légers tremblements, ensuite d'un abattement qui annonçait un accès de fièvre.

Alexandre sortit pour donner des ordres, afin que l'on fît venir des médecins. Il revint au bord du lit où Norberto pleurait et embrassa le vieillard qui lui demandait :

– Êtes-vous réellement le fils de ma fidalga chérie ? Et elle est vivante ? Maudit soit votre aïeul, qui m'a dit qu'elle était morte ! Qu'il reste en Enfer autant d'années que votre père a versé de larmes !... C'est moi qui suis venu le lui annoncer en Espagne ! Que je sois maudit moi-même, pour avoir cru ce bourreau ! Quand il m'a dit : "Cette femme est morte !" Ah Monsieur ! Que pouvais-je croire ? Je suis allé à Oviedo et j'ai dit à Monsieur Bernardo : "Mademoiselle Ricardina est morte !" Je ne sais comment ce malheureux a fait pour être encore vivant !... Qu'est-ce qu'il a souffert, il y a vingt-quatre ans !... Vous êtes donc, le fils de la fidalga, reprenait Norberto, qui voulait soulever Alexandre dans ses bras, avec de puériles cajoleries. Mais elle, ma maîtresse chérie, sait-elle que Monsieur Bernardo Moniz est vivant ?

– Non.

– Aïe ! Si elle l'apprend, elle est capable de mourir de joie !... Mais qui nous dit, à nous, que Monsieur Bernardo ne va pas mourir.

– Je ne vais pas mourir, mes amis... murmura le malade, le souffle brûlant, en reprenant haleine. Je ne vais pas mourir ; mais ta mère... elle peut mourir, mon enfant !

– Nous la sauverons ensemble, mon père !



XXVIII

ENFIN...



BERNARDO MONIZ ET SON FILS préparaient ensemble cette épreuve, en s'efforçant d'atténuer le choc de cette surprise soudaine. Ils étaient les moins capables d'imaginer des combinaisons qui exigeaient beaucoup de sang-froid ? Bernardo ne refrénait pas les accès d'impatience, dans son désir brûlant de la voir. À chaque instant, il empêchait son fils de réfléchir, en lui posant des question détournées sur la vie de Ricardina. Norberto, dans cette impasse, après avoir écouté longtemps sans rien dire les arguments du père et du fils, dit :

– Celui qui va s'occuper de ça, c'est moi.

– Seras-tu encore notre sauveur, Norberto ? demanda Bernardo, en tendant les bras vers le vieillard.

– Venons-en au fait... répondit Norberto Calvo avec autorité. Puis il exposa son plan, qui fut applaudi.

Bernardo Moniz se vêtit en grelottant, tout frissonnant. On n'eut pas besoin de le soutenir, parce que sa sortie faisait partie du plan de Norberto.

Alexandre pénétra chez lui, alors que son épouse et sa mère l'attendaient, se rongeanant d'inquiétude à cause de tout ce temps qu'il prenait pour rentrer.

– Oh, mon chéri, s'exclama la vicomtesse, tu as tellement tardé !

– Si tu savais... si vous saviez, ma mère entre quelles mains se trouvait ce portrait !... C'était un vieillard qui m'a dit qu'il était un grand ami de mon père...

– L'un de ses condisciples ? demanda Dona Ricardina .

– Et il ne te l'a pas donné ? Tu ne rapportes pas ce portrait ?

– L'homme qui l'avait se trouve ici.

– Comment s'appelle-t-il ?

– Je vais le faire entrer.

– Si nous allions au salon, alors ?

– Ce n'est pas une personne à faire des cérémonies. Je vais l'amener ici.

– Qui cela peut-il être ? dit Ricardina à sa nièce. Regarde, je tremble, ma fille !

– Je le vois bien ! Mais pourquoi tremblez-vous ?

Alexandre écarta la portière de l'antichambre de sa mère.

L'ancien entra le premier, vêtu de son uniforme de sergent, sa casquette sous le bras, et les mains dans les poches. Il baissa la tête et s'arrêta quelques minutes, scrutant de ses yeux affaiblis, les traits de la fille de l'abbé. Ricardina continua à trembler, fixant fiévreusement la silhouette du vétéran.

– Essayez de voir si vous reconnaissez le Calvo ! dit Norberto.

– Qui ? murmura Ricardina comme si elle se posait la question à elle-même.

– Norberto Calvo, votre serviteur, l'ami de Monsieur Bernardo Moniz.

Ricardina se leva, s'approcha de lui en vacillant, les bras en croix, demandant par ce geste qu'on la soutînt.

– Venez ça, que je vous embrasse ! dit le sergent, laissez-moi vous embrasser ma petite !

Et il la souleva, en s'écriant.

– C'est qu'il lui reste de la force, au vieux ! Vous ne pesez pas trois livres, ma fidalga ! J'ai l'impression de revenir près de quarante ans en arrière, quand elle me tendait ses petits bras, pour que je la prenne avec moi. Q'allez-vous donc me dire, Dona Ricardina ? Est-ce vous le reconnaissez ou non, le Norberto ? On dirait que vous ne me croyez pas !

– Je te crois... balbutia-t-elle. Toi seul pouvait avoir le portrait de mon malheureux Bernardo...

– C'est le Diable qui est malheureux ! riposta Norberto. Il n'y a ici personne de malheureux... Je vous le dis ! C'en est fini du malheur ! Vive, maintenant, le bonheur !

Ce que disant, il jeta sa casquette au plafond, le rattrapa, et le jetant de nouveau en l'air, il répéta :

– Vive le bonheur !

Dona Ricardina se dit que le vieillard perdait la raison, et fit un pas en arrière, inquiète et pleine de compassion.

– Elle pense que je suis fou, pas vrai, mon garçon ? demanda le sergent au fils de Ricardina. Et cette fidalga aussi ? ajouta-t-il en montrant du doigt la vicomtesse, à qui il adressa ces paroles : – Écoutez, j'ai aussi aidé à élever votre mère, Dona Eugénia, qui était votre portrait tout craché... Eh bien, fidalga, continua-t-il en se tournant vers Ricardina, je bien vous demander pardon pour vous avoir causé bien des malheurs. Sans moi, vous n'aviez personne pour transmettre des lettres et des messages à Monsieur Bernardo, n'est-ce pas ?

– C'est lui qui t'a donné ce portrait ? demanda Ricardina en frémissant. Tu n'as pas pu lui sauver la vie ?

– On y arrive. Je veux d'abord que vous me pardonniez de tous ces va-et-vient avec ces mots.

– Oui, mon ami... répondit-elle, la voix étranglée par ses sanglots, tu étais mon bon ange... Demande à mes enfants ce que j'ai dit de toi, Norberto... Si tu avais pu le défendre, Bernardo ne serait pas mort... N'as-tu jamais demandé de mes nouvelles ?

– J'en ai demandé à Monsieur l'Abbé, et il m'a dit : "Cette femme est morte." Et puis vous n'étiez pas morte, fidalga, et ça fait vingt-quatre ans que je crois que vous êtes au Ciel. Et voici qu'elle est là ! Ma petite est là, sous mes yeux ! Je suis réveillé – disait-il en se frottant les paupières – c'est elle que je vois, sans aucun doute permis ! Maintenant, vous allez me pardonner d'être une brute qui a cru votre père. Il m'a dit : "Elle est morte" et je suis allé dire en Espagne... que vous étiez morte... mais à qui ? À qui ? Voyons si vous arrivez à le deviner...

– À qui ? demanda Ricardina effarée, qui se demandait encore si le vieillard battait la campagne.

– Je m'en vais vous le dire... Rendez-moi service, Monsieur Alexandre, répétez à votre mère ce que je vous ai dit. Je n'y arrive pas... J'ai pensé que je pourrais parler, et je ne peux pas... Regardez ces grosses larmes qui me mouillent la barbe...

Dona Ricardina regardait son fils.

– Eh bien ? demanda la vicomtesse à son mari.

– Je peux parler, Monsieur Norberto ?

– Parlez, je n'y arrive pas, j'ai la gorge qui se serre... Vous voyez bien...

– Ma mère, dit Alexandre, en s'asseyant sur le sofa, tout contre elle, et entourant sa taille avec son bras. Avez-vous entendu dire que le bonheur vous foudroie et vous tue plus sûrement que le malheur ?

– Qu'allez-vous me dire ?

– Qu'il vous faudra, ma mère, résister au choc de la joie, comme vous avez résisté à des malheurs tels qu'aucune femme n'en a essuyé de semblables. Écoutez-moi avec la volonté de montrer que vous êtes forte et que vous m'avez inculqué la vaillance de l'âme. Quand mon grand-père a lancé des assassins à l'assaut de la maison de mon père, Norberto a tué deux de ses domestiques qui l'attendaient à l'endroit par où il devait fuir l'incendie. Mon père a été légèrement blessé, et il s'est réfugié en Espagne. Norberto a dit qu'il était mort des mains des domestiques enterrés sous les décombres de la maison. L'idée de mon père, c'était, en se faisant passer pour mort, d'échapper aux poursuites, et de vous attendre en Espagne, ma mère ; mais Norberto, qui n'a pas compris ce que mon grand-père entendait par "Elle est morte", a rejoint son ami, et ne s'est plus jamais éloigné de lui.

– Ô mon fils, cria Ricardina, redis-le... dis-le... je perds la tête...

– Nous y voilà ! ce que je vous demande, je vous en supplie, c'est de m'écouter sereinement. Ce que j'ai dit, je n'ai pas besoin de le répéter...

– Oui... répondit sa mère, j'ai compris que ton père n'est pas mort à ce moment-là ; mais qu'il a été blessé... et qu'il est mort après...

– Voilà qu'il est mort, maintenant ! s'écria Norberto. C'était une petite blessure de rien du tout.

– Il n'est pas mort ?! dit la mère d'Alexandre, transportée.

– Non, ma mère...

– Ô Jésus !... Je ne comprends pas ce qu'on me dit... qu'est-ce que tu vas, mon fils, qu'est-ce que tu vas me dire ?

– Que mon père...

– Oui...

– Il se peut qu'il soit encore vivant.

– Où ça ? Mon Dieu, où ça ? cria-t-elle en tombant du sofa au tapis, à genoux, les mains jointes.

– C'est ce que nous allons chercher à savoir, grâce aux efforts de notre ami Norberto. Après avoir reçu la fausse nouvelle de votre mort, il est parti pour l'Afrique, et il y est resté ; il s'y trouvait il y a peu de temps.

– Qui l'a vu ? hurla Ricardina.

– Moi, fidalga, dit Norberto.

– Tu l'as vu !... Tu l'as vu, Norberto ! cria-t-elle en embrassant frénétiquement le vieillard. Tu me le jures par les Plaies du Christ.

– Je le jure par les Plaies du Christ, et par tout ce que vous voudrez !

– Il y a combien de temps ?

– Il y a combien de temps ?

– Oui.

– À peu près une heure et demie.

Dona Ricardina recula et dit :

– C'est une plaisanterie, Alexandre !...

– Qui viendrait se moquer de vous, ma mère ? fit son fils. Écoutez-moi, Norberto dit la vérité.

– Tu as donc vu, Monsieur Bernardo... aujourd'hui ?

– Il y a une heure et demie... je vous l'ai dit, fidalga... Et voulez-vous savoir ? Je ne suis pas du genre à dorer la pilule... Monsieur Alexandre l'a vu, lui aussi. Demandez-le lui, à lui, il sait dire les choses mieux que moi.

– Alexandre ! cria-t-elle, enflammée, hors d'elle. – Tu l'as vu, Alexandre ? C'est ton père qui t'a donné ce portrait ?...

– Oui, je l'ai vu... c'était mon père ! Pleurons, maintenant ... pleurons de bonheur, ma mère chérie !

– Mais je voudrais le voir... emmène moi là où il est, mon amour ! Tu viens aussi, Matilde ? Allons-y tous, viens, Norberto ; mais tout de suite... tout de suite, je ne voudrais pas mourir sans le voir, et j'ai peur... j'ai peur de mourir... J'ai l'impression que mon cœur se déchire, mes enfants... Emmène-moi là où se trouve ton père... Et lui, pourquoi n'est-il pas venu ?... Pourquoi ne l'as-tu pas amené, Alexandre ?

– Depuis seize jours, il vient dans cette maison, et vous ne l'avez jamais vu, ma mère.

– C'était lui ?... s'écrièrent les deux femmes.

– Oui, c'était Paulo de Campos... Il y a vingt-quatre ans qu'il s'appelle Paulo de Campos.

– Il était ici, et mon cœur ne me l'a pas dit... cria Ricardina, rongée par l'incertitude. Et si ce n'était pas lui ?... Serait-ce une illusion ?... Norberto, était-ce Monsieur Bernardo Moniz qui venait ici ?

– Bien sûr que c'était lui ! Pas plus tard que ce matin je suis venu ici avec un mot de lui.

Alexandre sortit aussitôt, descendit à son bureau, chercha le mot, prit des cahiers de la main de son collaborateur, revint au petit salon, et dit :

– Reconnaissez-vous cette écriture, ma mère ?

– C'est celle de ton père ! celle de ton père !... je ne puis en douter.

Et elle se mit à genoux, s'accrochant aux bras de la vicomtesse, serrant dans ses mains les manuscrits de Bernardo. Levant alors les yeux au ciel, à travers les fenêtres, elle adressa à Dieu une prière de sanglots, pleurant à chaudes larmes, en haletant, en ne lâchant que des sons gutturaux, entrecoupés d'anxieuses convulsions.

Alexandre s'agenouilla à côté de sa mère, en la soutenant, et lui dit :

– Voulez-vous aller voir mon père ?

– Oui, en lâchant un gémissement qui semblait correspondre à ce monosyllabe.

– Quand ?... Nous y allons tout de suite ?

– Oui, mon fils.

– Je vais faire sortir la calèche.

Alexandre descendit à son bureau, et revint avec son père à son bras.

Bernardo Moniz tremblait à chaque pas, et s'arrêtait, demandant à son fils, de le laisser se reprendre.

– Eh bien ! Et votre force ! Vos promesses, mon père ?

– Quelles promesses, mon fils ?... Y a-t-il quelqu'un de plus fort que moi ? La mort ne me menace que depuis que je la crains. Allons-y...

Dona Ricardina enveloppa ses épaules d'un châle quand son fils écarta la portière, et dit :

– Ma mère !

– Je suis prête, mon fils. Nous y allons, Norberto ?

– Il vaut mieux que Monsieur Bernardo vienne nous rejoindre, dit le sergent. Regardez — et il pointa son doigt sur la porte — regardez, fidalga, le voilà !

Ricardina regarda.

Je ne me hasarde pas à décrire cette scène.

Ce qu'il y avait à voir, cœurs qui s'étreignaient dans un élan qui n'était comparable qu'à la fièvre avec laquelle ils s'étreignaient vingt-quatre ans avant.

Autour d'eux, Matilde, Alexandre et Norberto, les mains jointes, semblaient demander à la Divine Providence de les défendre contre le délire qu'entraîne un plaisir surpassant les forces de l'âme.

CONCLUSION



LE PRÊTRE QUI, le premier jour sanctifié, vint célébrer la messe, dans l'oratoire domestique d'Alexandre Pimentel Moniz, avait avec lui les licences nécessaires pour unir Bernardo Moniz et Ricardina Pimentel.

Quand les bacheliers diplômés, de la génération de Bernardo, entendirent prononcer le nom d'un de leurs contemporains criminel et mort, ils firent à peine attention à cette coïncidence entre les noms. Quand ils le virent dans le carrosse de son fils, ils ne distinguèrent aucun des traits de l'ancien étudiant. Bernardo avait quarante-sept ans, aussi chenus que les soixante des hommes heureux.

En 1867, quinze ans après le dernier acte de ce récit, dans le groupe formé par cette famille plus que dédommée de ses souffrances oubliées, il manquait l'héroïque, le respecté, le regretté Norberto Calvo. Il était mort à quatre vingt-deux ans et fut inhumé avec l'écharpe de sous-lieutenant et la médaille de chevalier de *Torre e Espada*, qui récompensait ses services en Afrique, honneurs qui avaient coûté à Alexandre Moniz six cent mille réis, la rémunération que s'accorda le ministre pour ces distinctions, encourageant de la sorte la fierté des soldats qui soutenaient l'honneur de leur nation dans nos places-fortes africaines.

Autour du cadavre de l'ancien, ce n'étaient pas seulement les deux dames et leurs maris qui pleuraient. L'on voyait les trois enfants d'Alexandre, qui secouaient sur le lit leur vieillard mort, et l'appelaient en disant :

– Norberto ! Réveille-toi ! Viens jouer avec nous !

C'est de cette façon que la grand-mère des gamins allait le réveiller, dans son enfance, sous les arbres, à l'heure de la sieste, pour lui montrer les nids des oiseaux entre les saulaies de la rivière.

Et, à ce souvenir, là, au chevet de Norberto mort, l'on versait tant de larmes que Bernardo Moniz demandait à son épouse :

- Quand cesserons-nous de pleurer, Ricardina ?
- Il n'y a que les morts qui ne pleurent pas... répondit-elle.



Images : Décor floral fin XIXe, tiré d'un service *Keller & Guérin* à Lunéville, maison fondée en 1838.

